This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Ex libris
Viollet Le Duc.

Vet. Fr. III B. 3781

M.me GUIZOT.

ESSAIS

DE LITTÉRATURE

ET DE MORALE.

PARIS.

1802.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
OF OXFORD
LIBRARY

LETTRE

D'UNE FEMME D'UN CERTAIN AGE,

AU RÉDACTEUR DU *PUBLICISTE*.

J'AI soixante ans accomplis; j'en ai par conséquent employé cinquante à me former des habitudes et dix à tâcher de les perdre. Je n'en puis commencer de nouvelles; cependant mon âge a besoin d'habitudes.

Naturellement indulgente et optimiste, je ne trouve aucun plaisir à récapituler les maux de la révolution, à fronder le gouvernement, à tonner contre le scandale des mœurs et l'indécence des modes. C'est, il est vrai, la consolation des gens de mon âge; dieu me garde de le leur reprocher; mais ce qui les console, m'afflige. Il faut donc que je fuie leur société : cependant la société m'est nécessaire. Irai-je rechercher celle des jeunes gens? Elle ne peut plus m'offrir qu'un spectacle; et quel spectacle encore? Ce que nous appellions la galanterie, est, dit-on, passé de mode; je ne prononcerai pas à cet égard : comment serois-je en état de juger entre la galanterie dont j'étois

l'objet, et celle qui ne peut plus s'adresser qu'à mes voisines? On m'assure que toute politesse est absolument perdue; mais, dans le mot de politesse, une femme sous-entend toujours un peu de galanterie; ainsi je ne dirai pas ce que j'en pense.

L'esprit me touche de plus près : les plaisirs qu'il procure sont de tous les âges; le mien surtout y devient fort sensible. L'esprit est donc ce que je cherche le plus, et malheureusement ce que je rencontre le moins. Jamais cependant il n'a obtenu tant de respects; jamais on ne s'est plus honoré de la moindre de ses faveurs; jamais son culte ne fut plus étendu et ses sacrificateurs plus nombreux. De mon tems, les auteurs étoient rares : il n'est point à présent de cotterie, je dirai presque point de famille, qui ne fournisse le sien. Si celui-ci ne s'est pas fait connoître par un opéra comique ou un vaudeville, on a du moins des romances de lui; ses vers ont été lus dans un lycée, ou sa prose a paru dans un journal. On vous le montre; on vous dit, *c'est un auteur*. Il n'a pas besoin d'être aimable; on saura toujours bien que *c'est un auteur*.

Cet autre n'a point essayé ses talens pour la composition; mais il se déclare amateur passionné : il arrive, il est déterminé à montrer de l'esprit;

c'est pour cela qu'il est venu se placer à côté de vous; c'est dans cette intention qu'il a traversé d'un bout à l'autre une chambre remplie de monde. Il s'assied; il vous interroge sur le roman du jour, remonte à celui de la veille; il compare, il juge, puis il s'en va; il est content, il a rempli sa tâche de la journée. Un troisieme fait les délices de ses amis & l'espérance de sa famille; il contrefait *Brunet* à s'y méprendre; il est avec cela d'une simplicité, d'une bonhommie! son lot, à celui-là, c'est l'esprit naturel.

Ce sont là quelques effets de la passion que notre siecle a conçue pour l'esprit; tout le monde veut en avoir, parce que tout le monde veut en trouver: on se précipite où l'on pense le rencontrer; on l'exalte par-tout où l'on s'imagine l'appercevoir; on le cueille dès qu'il commence à poindre; on l'expose sans lui laisser le tems de mûrir. Le charme & la facilité des succès présens étouffent l'ambition d'un succès durable : tout le monde a de l'esprit aujourd'hui, personne n'en aura dans dix ans; & dans cinquante, on regardera comme une ironie cette phrase que je lisois dans un journal : *nous n'avons jamais eu tant d'esprit.*

Une douairiere du Marais.

LETTRE

D'un vieux rentier à la vieille douairiere du Marais.

Vous dites, madame, que vous avez perdu vos charmes, & moi j'ai perdu mes rentes; s'il vous est resté autant de coquetterie que j'ai conservé de goût pour les plaisirs, il est naturel que nous ayons tous deux un peu d'humeur. Je trouve seulement que la vôtre se trompe sur son objet.

Vous vous plaignez de la manie que chacun a de courir après l'esprit; moi je trouve qu'elle est assez commode pour nous. Tout le monde, en voulant briller, invente continuellement, fait des frais pour nous plaire, & en donnant à tort & à travers quelque louange (monnoie très-commune & qui a cours par-tout), les auteurs me fournissent des billets pour les voir jouer *gratis*; les versificateurs m'engagent à aller entendre leurs lectures aux lycées, quelques journalistes me procurent leurs journaux qui me tiennent lieu de bibliotheque, & où je trouve abondamment à-la-fois, les extraits de tous les livres, les recettes de tous les charlatans, les chansons de tous

les troubadours, les logogryphes de tous les oisifs, & les secrets vrais ou faux de toutes les cours.

Je voudrois seulement qu'avec tant de soif de succès on fut un peu plus conséquent, & que le desir continu d'être loué ne fût pas constamment accompagné de l'envie de tout fronder; car il faut faire la *révérence à l'amour-propre des autres*, *pour qu'il vous la rende*, (comme le disoit madame Geoffrin, notre contemporaine). Et d'ailleurs, cette manie de critiquer, qui me gêne bien plus que celle de vouloir briller, gâte mon plaisir & m'humilie trop souvent. Lorsque je viens bonnement de pleurer à une tragédie & de rire à une comédie, vingt personnes viennent me prouver officieusement que j'ai tort, & que l'ouvrage n'a pas le sens commun. En vérité, si on pouvoit desirer une nouvelle loi ajoutée aux 29 ou 30 mille que nous possédons, je voudrois qu'on en fît une contre ces perturbateurs des plaisirs publics qui arrêtent le rire, dessechent les larmes, transforment les lecteurs & les spectateurs presqu'en juges révolutionnaires, & font regarder tout homme qui admire, s'amuse ou s'attendrit, comme suspect de bêtise.

En attendant que cette sage loi se rende, je veux m'insurger contre ces frondeurs, m'affran-

chir de leur joug, me divertir, & même continuer à louer quelquefois en dépit d'eux : car je vous ai déjà fait connoître le fruit que je retire de mes louanges. Et plut à Dieu que les restaurateurs se contentassent du même salaire ; mais leur amour-propre est encore bien endormi, je l'éprouve tous les jours avec regret, & malheureusement l'intérêt est plus à la mode chez eux que l'amour-propre.

Pour vous, madame, qui vous plaignez du tems & non de la fortune, essayez ma recette : prodiguez vos éloges à quelques jeunes gens bien vains de leurs graces que gâtent leurs costumes, & bien contens de l'esprit qu'ils n'ont pas ; vous verrez peut-être qu'alors ils vous trouveront les charmes que vous prétendez n'avoir plus, & vous sentirez la vérité de deux vers que j'ai lus je ne sais où :

Il n'est rien qui resiste au pouvoir des louanges,
Et Dieu même se fait encenser par les anges.

PHILINTE.

(Un anonyme s'étoit amusé à envoyer au *Publiciste* une réponse à la lettre *du vieux rentier*, signée *Célimene, douairiere du Marais*. La véritable *douairiere du Marais* publia la réponse suivante) :

RÉPONSE

De la douairiere du Marais, au vieux rentier.

Qu'il existe au Marais d'autres douairieres que moi, je m'en doutois; que sous le nom de *Célimene*, qui n'est pas le mien, une de mes compatriotes ait voulu répondre à la lettre que vous m'adressiez, à la bonne heure; mais qu'elle se mette à ma place pour s'accuser d'un tort que je ne reconnois pas, & vous adresser une rétractation dont je n'ai jamais eu l'idée, voilà ce que je ne puis passer. J'ai tout lieu de la croire plus coquette que moi, & je ne souffrirai pas qu'elle le soit à mes dépens.

Cependant, je veux aussi être de vos amies; mais il faut d'abord que nous convenions de nos faits. J'ai une petite foiblesse, mon vieil ami, & c'est, je crois, celle de bien des gens. J'aime assez que l'on s'occupe de moi: le plaisir que je ne partage que comme spectateur, ne peut m'attacher long-tems. Qu'on me fasse rire, pleurer; qu'on me force même d'admirer, j'y consens; je m'oublie d'assez bonne grace pendant quelques heures, mais enfin la nature reprend ses droits.

Ma sensibilité ne touche plus personne ; ma gaîté ne se communique plus, & il y a bien trente ans que je n'ai vu sourire à la vivacité de mes enthousiasmes : que faire ? je critique. C'est alors mon jugement que j'expose ; c'est lui qu'on attaque, lui que je m'attache à défendre, & je suis encore quelque chose dans ce monde, quoique j'aie soixante-cinq ans.

Ne vous moquez pas de moi, ne riez pas de ce besoin d'agir que les hommes éprouvent si-tôt & gardent si peu ; que les femmes manifestent si tard & conservent si long-tems. Tout nous fait une loi de l'activité, & tout nous condamne au repos : ainsi, le délassement ne peut se trouver pour vous que dans l'inaction, & l'agitation devient l'ame de nos plaisirs. Toujours excitée, toujours réprimée, cette agitation retarde, pour notre esprit, les progrès de l'âge, qui, cependant, se grave sur nos traits. La tête d'une femme est jeune à cinquante ans ; celle d'un homme est faite à quarante. Vos facultés sont toujours entieres, & vos passions déjà vieilles ; & nous, privées d'une moitié de notre existence, nous sentons qu'il nous reste encore des passions à connoître.

Me voilà telle que je suis, franche de plus,

quoique vous en puissiez dire, parce que je ne connois que cela de commode ; & cependant bien avec tout le monde, parce que je me contente de critiquer les bons ouvrages, & n'attaque jamais que les gens raisonnables. Le reste vit en paix avec moi. Rien n'est bon d'une bête, pas même ses ridicules ; & je rencontre tant de gens à qui je voudrois avoir le droit d'imposer silence, que je prends soin de ne les pas interrompre, de peur de leur donner la peine de recommencer.

Venez me voir, mon vieil ami, si cela peut vous amuser : nous disputerons ; si je vous contrarie, vous me le rendrez ; si je vous fâche, nous nous raccommoderons ; & tout en confondant nos regrets sur le tems passé, nous travaillerons doucement à profiter, sans qu'on se moque de nous, des avantages que peut nous offrir encore le moment présent, malgré la perte de mes charmes & celle de vos rentes.

LETTRE

D'une jeune personne à la douairiere du Marais.

Quoique je n'aie pas l'honneur de vous connoître, madame, vous me pardonnerez de m'adresser à vous avec une confiance que m'inspirent naturellement les personnes de votre âge. Vous vous dites indulgente : c'est ce qui m'a déterminée; car j'ai besoin de conseils, & je crois qu'il faut bien de l'indulgence pour donner un bon conseil à une jeune personne qui en a autant de besoin que moi. Je vais vous mettre au fait de ma position.

Je vis avec une mere aussi tendre que respectable; elle n'a d'enfant que moi. Nous avons été riches & nous sommes pauvres. Tout le monde se fait une idée vague de la pauvreté; mais bien peu de gens savent ce que c'est que d'en souffrir tous les jours, quand on a joui long-tems du superflu. Ma mere supporte nos malheurs avec plus de résignation que moi. J'ai du courage aussi, mais il ne vient que par moment : celui de ma mere me déchire le cœur. Je n'ai qu'un

moyen de la tirer de cette situation, & ce moyen me fait trembler. C'est un mariage qu'on me propose. Le jeune homme est d'une figure passable; il est riche, mais il a fait sa fortune depuis la révolution. Vous connoissez, madame, les inconvéniens ordinaires de ces sortes d'alliances. Je Je me trouverai tout d'un coup transporté dans une sphere bien différente de celle où j'ai vécu jusqu'à présent. Quoique j'aie vu peu de monde, j'ai cependant rencontré des gens aimables. Depuis la révolution, j'avois fait connoissance avec un jeune homme que je ne reverrai probablement jamais : il avoit été comme nous obligé de s'enfuir, parce qu'on avoit brûlé son château, & que sa vie étoit menacée. Il habitoit la même province que ma mere; nous le voyions tous les jours. Il s'étoit trouvé près de nous au moment de la mort de mon pere, & l'on s'attache aisément à ceux qui vous ont vus malheureux; aussi étions nous plus amis qu'on ne l'est ordinairement à notre âge : cependant je ne l'ai jamais vu familier avec moi. Pour celui qu'on me propose aujourd'hui, quoi qu'il se prétende amoureux de moi, quand il s'approche de l'endroit où je suis, c'est toujours en ricannant & d'un air moqueur : souvent il me dit des choses que je ne comprends

pas ; ou que je ne dois pas comprendre. Quant à sa fortune, on voit bien que c'est lui qui l'a faite, car il en est fort vain. Il est pressé d'en parler comme d'une chose qu'il ne connoît que d'hier ; il l'étale à tout moment, sans doute pour s'y accoutumer. Il a si bien résolu d'oublier la pauvreté, qu'il ne veut plus même supposer qu'elle puisse exister. Il s'afflige de ne nous rencontrer jamais dans les lieux de divertissemens publics ; s'étonne de me voir des robes si peu à la mode, & me conseille en général de les garnir de dentelles, comme tout le monde ; puis tout de suite il m'avertit que sa voiture & ses chevaux sont à mes ordres, comme s'il avoit peur que je ne sache pas qu'avec sa voiture il a aussi des chevaux pour la traîner.

Je le quitte chaque fois, déterminée à le refuser ; ma mere approuve ma répugnance & m'affermit dans cette résolution, qu'elle a toujours cherché à m'inspirer. Mais l'instant d'après, un nouvel indident vient me rendre mes incertitudes. C'est une dépense imprévue ; c'est un créancier plus pressant ; c'est une ancienne connoissance qui nous abandonne ; une autre qui arrive environnée de magnificence, & qui s'étonne de la propreté qui regne encore autour de nous ; une

troisieme, dont chaque mot décéle la crainte qu'elle a de nous humilier, & qui semble vouloir toujours nous apprendre que la *pauvreté n'est pas vice.* Alors je ne sens plus que le desir de sortir & de faire sortir ma mere d'une pareille situation. Mais le puis-je? m'est-il permis d'épouser un homme que je ne puis jamais aimer? Ce mariage surprendra tous nos amis de là-bas. Ce jeune homme, dont je vous ai parlé, me disoit la veille de notre séparation : *Je serai bien étonné si je vous retrouve mariée.* Mais ce n'est pas là une raison.

Décidément, je crois que j'épouserai l'autre: dites-moi seulement, madmae, si je le puis en conscience; & pour le reste, songez que j'aime ma mere par-dessus tout, & que si ce mariage me rend matheureuse, j'aurai toujours, comme à présent, le courage de retenir mes larmes devant elle, & d'attendre, pour me désespérer, que je ne sois plus en sa présence.

EUGÉNIE.

RÉPONSE

De la douairiere du Marais à Eugénie.

Donner un conseil, c'est en quelque sorte répondre des événemens & des caracteres; le refuser, c'est préférer son repos à celui d'un être moins heureux que soi. Que faire à cela? raisonner au lieu de prescrire, & conduire celui qui vous consulte à se décider soi-même. Nous raisonnerons donc ensemble, ma jeune amie.

Avez-vous du courage? non de celui qui sert à cacher nos peines, mais de celui qui les surmonte. Se contenir deux heures, pour pleurer ensuite pendant trois ou quatre, cela pouvoit être bon autrefois. Quand le malheur donnoit un état dans le monde, il falloit savoir le bien sontenir. A présent qu'il est devenu populaire, il n'y a plus de mérite qu'à savoir l'écarter. Si un tel effort est au-dessus de votre portée, renoncez à toute idée du lieu qu'on vous propose.

Mon enfant, le mariage est un état de communauté; il n'est permis d'y entrer que libre de toute charge. Se marier, pour être malheureuse,

c'est promettre de donner un bien qu'on n'a pas; c'est, par un faux serment, punir pour toujours l'homme qui vous a choisie, du bonheur qu'il a cherché en vous, & qu'il eût putrouver dans une autre. Car, pensez-vous traîner toute votre vie le fardeau de vos peines, sans en faire peser au moins une partie sur celui qui se trouve là pour vous soutenir, & qui ne comptoit pas avoir à vous supporter? Il faut calculer ses forces, ma chere enfant; & puisque nous sommes foibles, & que nous devons être vertueux, notre premier devoir est de nous rendre la vertu facile. Ainsi donc point de sacrifice pour la vie : mais voyons si ce qu'on vous propose doit être considéré sous ce point de vue.

Je ne connois point le jeune homme qui se présente à vous; mais, d'après ce que vous m'en dites, ses mœurs ne sont point mauvaises, car il est jeune, riche & cherche à se marier. Le luxe ne paroît pas non plus son goût dominant; une femme n'est pas un objet de luxe. Mais en vous recherchant dans la position où vous êtes, il montre au moins une certaine noblesse de caractere. Peut-être la vanité entre-t-elle dans son choix. Mais, mon enfant, ce n'est pas précisément un défaut que la vanité, c'est du moins celui d'où l'on tire le plus de bonnes actions. Il

prête aussi à des ridicules ; mais cachez-les aux autre, alors vous ne les verrez plus vous-même.

Cela n'est pas bien difficile. Un homme pauvre reste ce qu'il est ; un homme riche devient ce qu'il veut. Cependant, s'il alloit vouloir vous faire partager ses travers, vous seriez réduite à lui résister, & la soumission parfaite est un de vos principes : c'est aussi le mien, mon enfant. Il faut qu'un mari soit le maître absolu des actions de sa femme ; mais quand une femme dirigeroit un peu les volontés de son mari, je ne vois pas qu'il y eût un grand inconvénient : vous y parviendrez, sans flaterie, sans stratagême. On ne dispute que quand on veut. Sachez d'abord être de son avis, il sera bientôt du vôtre. Qu'il apprenne de vous à faire un bon usage de sa fortune, & vous aurez acquis le droit d'en jouir avec lui. Ennoblissez son existence, & il rendra la vôtre plus heureuse. Vous l'aimerez par reconnoissance ; il vous en devra peut-être autant, ne le saura pas & ne vous en aimera que mieux.

Voilà le bonheur qui peut vous attendre, si avez la force de le vouloir ; mais il faut être sûre que cette force ne vous manquera jamais. Il le faut, non pour vous soutenir au-dessus des autres femmes, mais pour ne pas tomber au-dessous d'elles

d'elles toutes. Ce parti que vous prenez avec tant de peine sera blâmé ; il blesse tous les préjugés. Votre position ne l'excusera pas ; votre conduite peut le faire admirer ; mais il n'y a pas de milieu. Qu'on y voie l'effet de la plus noble résolution, ou l'on n'y appercevra que le résultat d'une spéculation avilissante.

Et ne croyez pas qu'un semblable choix soit facile à soutenir, & qu'il suffise d'aimer la vertu. Mon enfant, c'est bien peu de l'aimer, il faut la connoître. Vous vous indignez à l'idée d'un penchant coupable ; mais savez-vous comment on évite de semblables penchans ? Savez-vous ce que c'est que de repousser une affection pure encore, de fuir sans cesse le danger, de souffrir sans se permettre l'espérance, & de payer de tout ce qu'on desire une récompense, que l'on craint peut-être d'obtenir ? Elle est prompte, elle est douce cette récompense ; mais vous sentez-vous la force de la mériter !

Voilà sur quoi vous devez réfléchir. Instruisez-moi du parti que vous aurez pris ; c'est alors que mes conseils pourront vous aider, & que je tâcherai de vous faire profiter d'une expérience, inutile à mon âge, si on ne l'emploie à l'usage du vôtre. *La douairiere du Marais.*

LETTRE

D'une femme de Paris (1), *retirée à la campagne.*

Je suis femme, j'ai donc été fille ; j'ai de plus été mere ; ainsi je sais ce qu'on peut apprendre & souffrir dans le cours de l'éducation qu'on reçoit, & sur-tout dans celle que l'on donne. Elevée par ma mere, chargée de mes enfans, ce que j'ai conçu d'idées sur l'éducation a dû se lier pour moi aux sentimens les plus doux & les plus tendres, & dans les différens périodes de ma vie, occuper celui où l'on cherche à s'instruire, & celui où l'on profite de ce qu'on a appris sans le chercher, souvent sans le vouloir.

Les préceptes sur l'éducation m'ont toujours paru la chose du monde la plus incertaine. L'application des principes varie si souvent, les regles sont sujettes à tant d'exceptions, qu'un traité de

(1) Cette lettre a été écrite à l'occasion d'une nouvelle édition du traité de Fénelon *sur l'Education des Filles.*

ce genre ne sauroit être trop court, parce qu'on ne peut le faire assez long, ni le composer d'idées assez générales, pour qu'il soit susceptible de s'adapter à toutes les idées particulieres.

Par exemple, du tems de Louis XIV, l'ouvrage de Fénélon sur l'éducation des filles détermina la fortune & commença la réputation de son illustre auteur; aujourd'hui nous avons besoin que le nom de l'auteur nous avertisse du mérite de l'ouvrage. Un homme d'esprit s'est occupé de nous rendre ce mérite plus sensible. Il vient de nous donner une nouvelle édition de ce premier essai de Fénélon, & l'a fait précéder d'un discours préliminaire rempli d'idées sages & d'observations ingénieuses; mais en s'attachant à nous prouver que, placé comme il l'étoit, *Fénélon a su également bien choisir son but & l'atteindre*, il prétend, quel que soit le but de l'éducation actuelle, que les mêmes moyens peuvent servir pour y arriver.

Il fait plus: pénétré de l'importance des principes religieux qui dirigerent le respectable instituteur d'un prince qui a été si loué & si regretté, il tâche de ramener à ces principes ceux à qui l'insouciance ou la prévention les font négliger ou proscrire. Mais qu'il me permette de lui

demander si cette partie de son discours est aussi propre que le reste à remplir le but d'utilité qu'il s'est proposé sans doute. En parlant pour la religion, ne devons-nous pas accommoder notre langue à son esprit, à son intérêt même? Autrefois, élevant sa voix au milieu d'un peuple soumis, la religion voyoit ses instructions reçues avec reconnoissance; ses censures amenoient le repentir. Aujourd'hui, elle se trouve, pour ainsi dire, en terre étrangere. Le langage qu'elle employoit pour attaquer les vices, lui suffiroit-il aujourd'hui pour confondre l'incrédulité? On punit des rebelles, mais on traite avec un ennemi. Qu'elle fasse trembler l'imprudent qui la craint & l'offense; mais l'insensé qui la hait ou la dédaigne, elle ne peut chercher qu'à le ramener. La religion ne change pas avec les siecles, mais elle peut emprunter le langage de chaque siecle.

Pourquoi donc nous la présenter toujours en opposition avec les opinions reçues? pourquoi condamner toujours ces opinions, peut-être sans prudence, quelquefois sans justice? Des philosophes se sont montrés intolérans; est-ce une raison pour l'être autant qu'eux? Entre intolérans le dernier qui parle a toujours tort. Ils ont avancé des opinions dangereuses, mais n'ont-ils pas en-

teigné des doctrines utiles ? Ne les condamnons pas ensemble ; les erreurs ne profitent nulle part aussi bien que dans la compagnie des vérités. Enfin ils ont prôné la révolution ; mais nous l'avons vue ; nous sommes devenus sages à nos dépens, & ils n'avoient pas encore les mêmes moyens de l'être. Qu'eussions-nous fait à leur place, & que penseroient-ils à la nôtre ? Ne soyons pas si fiers de notre partage ; dans certains momens nous eussions bien voulu changer avec eux.

D'ailleurs, les principes contenus dans le discours sont en général tellement les miens, que je voudrois que tout le monde pût entendre l'auteur lorsqu'il s'éleve contre cette apparence d'égalité qu'on a voulu établir entre des êtres destinés par la nature à vivre inégaux, contre *cet usage établi dans les familles de tutoyer son pere & sa mere.* Il a senti combien l'autorité qu'on doit chérir à besoin de toutes les formes d'un culte. Avec quelle sagesse il restitue aux parens cette autorité, dont un système imprudent voudroit leur interdire l'usage ! Qu'apprendra l'enfant si ce n'est à obéir ? Ne faudra-t-il pas qu'un jour il cede à la nécessité ? La main qui le soigne est la Providence ; qu'il apprenne d'elle qu'attentive & juste, la Providence est quelquefois sévere, toujours inébranlable ; que, lors-

qu'elle a prononcé, il faut se soumettre, & sans lenteur ni murmure, afin d'être moins malheureux.

On craint que l'habitude de l'obéissance n'affoiblisse l'énergie de l'ame. L'auteur du discours observe le contraire. *En obéissant toujours*, dit-il, en parlant du duc de Bourgogne, *il acquéroit sans cesse de l'élévation & de la force.* Obéir est souvent, en effet, le plus difficile exercice du courage, le plus sublime emploi de la force. Voyez tant de gens se prosterner jusqu'à terre; d'autres s'énorgueillir de la roideur de leurs attitudes; c'est qu'aucun d'eux ne fut instruit à se courber avec noblesse. *Comme tout prospère ici*, disoit un étranger qui se trouvoit à Lacédémone ! *c'est qu'on y sait commander. Non*, répondit un Spartiate, *c'est qu'on y sait obéir.*

L'auteur du discours me pardonnera si, en parlant d'un ouvrage qui prête tant à l'éloge, j'ai étendu la censure, & réservé moins de place à la louange. On commence par ce qui frappe, & ce qui blesse a dû nécessairement frapper plus fort. Mais on revient sur ce qui éclaire, & je reviendrai souvent à son discours où je trouve le développement de beaucoup d'idées, & la source d'une infinité d'autres. C'est le plus grand bien que je puisse dire d'un ouvrage.

LETTRE

Sur les Meres rivales de madame de Genlis.

Il y a deux choses dont tout le monde parle, & qui fournissent à certaines personnes un fond inépuisable de conversation, la politique & les romans. La politique nous touche de si près que chacun croit s'y entendre comme à ses affaires : les romans ressemblent si fort à notre histoire, que, pour les bien sentir, on imagine qu'il suffit de se rapprocher de soi-même. Mais, dans la même position, tout le monde a t-il dû sentir de la même maniere ? Il faut croire que non ; d'où viendroient sans cela tant de discussions, dont les romans se trouvent continuellement l'objet ?

Celui de madame de Genlis fait, dans ce moment, les frais de la conversation. Tout le monde veut le lire, & beaucoup de gens commencent par le juger. Si, par hasard, ceux-là desiroient d'en avoir quelqu'idée, il faut d'abord qu'il se représentent Pauline dans son château d'Erneville, Pauline à dix-huit ans, belle & vertueuse

comme les anges, sensible comme on voudroit les supposer. Elle est, depuis un an, séparée d'Albert, de son époux, qu'elle aime, dit-elle, avec toute la tendresse d'une sœur, mais d'une sœur qui n'aura jamais d'autre frere, & dont elle est chérie autant qu'elle l'aime. Elle cede enfin à son impatience; elle part pour l'aller rejoindre; elle arrive à Paris. Trompée par de faux avis, elle descend dans un hôtel garni où il n'est pas, où rien ne lui indique sa demeure, mais où l'on sembloit attendre Pauline.

La nuit qui suit son arrivée, dans un coin de sa chambre, un enfant nouvellement né s'offre à ses regards, sans qu'elle puisse savoir quelle main l'y a apporté. C'est une fille; elle est couverte de riches ornemens. Près de l'enfant est un billet à l'adresse de Pauline; elle y lit qu'une mere coupable & repentante lui confie Léocadie, c'est le nom de l'enfant; mais on tait celui de la mere. Heureuse & fiere d'un tel dépôt, elle revole vers Albert, dont elle a enfin découvert la trace; elle arrive pour se voir accusée, repoussée. On l'a noircie aux yeux d'Albert; on rapproche des époques, on rappelle une visite d'un duc de Rosmond, libertin dangereux & décrié, qui, dans l'absence d'Albert, entendit vanter Pauline,

voulut la voir, forma le projet de la séduire & parvint à peine à l'approcher. Convaincu de l'inutilité de ses tentatives, il s'éloigna, mais après avoir tout empoisonné sur son passage.

Neuf mois se sont écoulés depuis son unique visite à Erneville; & on le désigne pour le pere de cet enfant, dont Pauline est, dit-on, la mere. Son chiffre est à tous les ornemens trouvés sur Léocadie; son nom est dans toutes les bouches. Mais le langage de Pauline est celui de l'innocence : Albert ne peut ni la condamner, ni l'absoudre. Tour-à-tour entraîné par les apparences, ou subjugué par l'ascendant de sa femme, alternativement il la croit & lui pardonne. Mais en même tems il se sent lui-même coupable envers elle. Pendant cette longue absence, qui lui a coûté le repos, Albert a trahi la foi conjugale; il est devenu pere d'un fils qu'il fait élever près de lui. Celle qu'il croit avoir séduite, s'est livrée depuis au désordre le plus honteux; enfin elle a cessé de vivre. Le remords & le regret s'unissent encore à toutes les peines d'Albert.

Cependant Léocadie croit sous ses yeux & prend chaque jour, d'une maniere frappante, la ressemblance du duc. Chaque année des présens, à son usage, sont envoyés par une main inconnue,

& toujours le chiffre du duc se trouve dans la corbeille qui les renferme; des bijoux portés par le duc se font remarquer parmi ceux dont un soin mystérieux se plait à enrichir Léocadie. Il n'est plus permis de douter qu'il n'en soit le pere; mais quelle en est la mere? Dans un moment on croit saisir le fil de l'intrigue; Pauline est justifiée, Albert respire, mais le zele des amis de Pauline les avoit trompés; après quelques instans d'une fausse lumiere, on retombe dans l'obscurité la plus profonde. Les soupçons d'Albert se changent en certitudes; les amis de Pauline, au contraire, ne voient plus rien de certain que son innocence.

Enfin, le duc de Rosmond est généralement regardé comme le pere de Léocadie; Pauline a enfin adopté cette idée; Léocadie en est pénétrée; Jules, fils du duc, ne doute pas qu'elle ne soit sa sœur. La beauté de Léocadie lui en fait concevoir quelques regrets; il les confie à sa tante, la comtesse de Rosmond; mais voici qui bouleverse toutes les idées. La comtesse lui permet, lui ordonne d'espérer que Léocadie pourra devenir sa femme. Comment, retirée dans une solitude où elle a enseveli sa jeunesse, ses talens & sa beauté, inconnue à Pauline avec qui elle n'eut jamais le moindre rapport, la comtesse peut-elle être si

bien instruite ? Voilà ce qui paroît impossible à concevoir : mais la surprise n'est pas encore à son dernier terme.

Depuis quelques tems, les soins mystérieux qui environnent Léocadie ont redoublé ; elle n'a pu y méconnoître la tendresse d'une mere : enfin elle en a reçu des lettres. Albert les a vues & les a regardées comme des impostures. Ni la tendresse de Léocadie pour cette mere inconnue, ni la jalousie de Pauline, qui ne peut supporter qu'une autre partage avec elle la tendresse de sa fille adoptive, rien n'a pu l'ébranler. Pauline ne voit plus qu'un moyen de prouver son innocence ; elle demande qu'on unisse Léocadie à son fils Maurice. Frappé d'étonnement, mais incapable au moins de soupçonner Pauline d'une infamie, Albert consent à tout ; cependant il ne peut croire que ce mariage s'acheve. Enfin, au moment où il commence à ne plus sentir que le remords d'avoir calomnié la vertu, on lui remet un billet anonyme. « Gardez-vous, lui dit-on, de conclure la cérémonie ; Léocadie est la sœur de Maurice d'Erneville ». Et ce billet est de la même main qui traçoit, pour Léocadie, les assurances d'une tendresse si touchante, de la main de celle qui se disoit sa mere. De pareilles as-

sertions semblent se détruire; on presse le mariage, il va se faire, une femme paroît. Albert frissonne; il croit voir cette Camille, l'objet de sa foiblesse, de ses remords & de ses regrets: tous les autres reconnoissent la comtesse de Rosmond. « Je suis, dit-elle, la mere de Léocadie; le marquis d'Erneville en est le pere». Un nom pris par hasard, gardé à dessein, a causé l'erreur d'Albert; la supposition d'un enfant a rendu le mystere impénétrable. Albert tombe aux pieds de Pauline, & Pauline est heureuse de lui pardonner; Jules devient l'époux de Léocadie. Egalement incapable de se refuser à l'aveu qu'exigeoit la probité, & de supporter le malheur d'en rougir aux yeux du monde, la comtesse va ensevelir dans le cloître une beauté, des talens & des vertus, qui ont jetté de l'éclat sur sa vie, ennobli son repentir & même sa foiblesse. Voilà le fonds du roman.

En lisant ce titre des *Meres rivales*, on croit d'abord qu'il s'agit d'une rivalité d'amour, & l'on se trompe. Amitié, amour filial, conjugal, maternel, tout se trouve dans ce roman, excepté l'amour; ou si on l'y apperçoit en passant, on le voit coupable ou malheureux. Madame de Genlis a pris à tâche de le décréditer: elle en dit

beaucoup de mal ; mais il ne suffit pas d'accuser. D'ailleurs, *il ne faut pas médire, même du diable*, disoit une vieille mademoiselle de Lamoignon : il ne faut calomnier personne, pas même l'amour, diront les gens les plus sévères ; & c'est une véritable calomnie que de prétendre, comme le fait madame de Genlis, que le souvenir de l'amour le plus légitime ne laisse que des regrets. Il y auroit peut-être de la prudence à ne pas attaquer celui-là, & ce devroit être assez que de nous dégoûter de l'autre.

Est-il bien certain aussi que cet amour conjugal, *qui ne ressemble en rien à l'amour*, procure à Pauline plus de bonheur que ne l'auroit pu faire un amour auquel ne ressemble malheureusement pas celui de tout le monde? Mais, tel que Pauline pouvoit le sentir & l'inspirer, il lui eut fait verser plus de larmes ; mais comme il auroit su les essuyer! L'amitié n'excuse pas la méfiance ; l'amour pardonne tout, comme il se fait tout pardonner ; & n'est-ce pas un bonheur que de pouvoir pardonner toujours? Enfin, passion pour passion, celle-là en vaut bien un autre ; & si ce qu'à dix-sept ans Pauline n'a point éprouvé pour un mari aimable & jeune, elle le retrouve à trente ans pour une fille qui n'est pas

la sienne, & qu'elle pourra perdre bientôt, on ne voit pas qu'elle ait beaucoup gagné au change.

Mais le roman a répondu à tout; car il intéresse, il touche & amuse; on pourroit même dire qu'il instruit, car on y trouve des observations vraies, une morale utile, bien que par fois un peu sévere. Les caracteres y sont bien tracés; celui de la comtesse présente un ensemble aussi parfait que piquant; celui de Pauline offroit peut-être plus de difficultés. La vertu sans tache, sans exaltation comme sans foiblesse, n'est pas plus aisée à peindre qu'à soutenir, & celle de Pauline semble fléchir quelquefois sous le poids des obligations qui lui sont imposées. L'histoire de M. du Resnel fait de la peine; on n'aime pas qu'un homme tel que lui joue le rôle d'un mari confiant & dupe. Enfin, ou trouve qu'il falloit ne pas introduire sur la scène un libertin consommé, qui, pour séduire une femme vertueuse qu'il n'a vue qu'une fois, n'imagine pas de moyen plus sublime que de la surprendre la nuit dans son jardin; ou bien il falloit reprendre moins sévérement quelques exagérations de fatuité que dans l'un de ses contes, Marmontel prête à un jeune homme qu'il y fait paroître. Peut-être qu'après avoir refusé tout naturel, toute sensibilité au *Voyage*

sentimental, et critiqué *la prise de Tabac du pere Laurent*, il ne faudroit pas faire dire à son héroïne, en parlant d'une inconnue qu'elle rencontre à la promenade, *nous avions déjà fait connoissance; nous nous étions regardées.* On pense qu'il vaudroit mieux ne pas annoncer le *Traité des Sensations*, de Condillac, comme la plus mauvaise & la plus ennuyeuse des productions de son siecle, & juger sur le même ton les ouvrages de d'Alembert.

Mais c'est bien peu de chose que ces observations faites sur quatre volumes d'un intérêt pressant, bien qu'il soit fondé sur des événemens mystérieux, plutôt que sur aucune situation touchante, mais où l'intrigue est bien nouée, bien conduite jusqu'à la fin; où tous les sentimens doux se trouvent exprimés avec une chaleur bien rare; enfin, où l'on reconnoît à chaque instant madame de Genlis, où l'on retrouve cette vivacité de peinture, cette vérité de portraits, cette fécondité de détails qui la caractérisent. Quant au style, c'est aussi le sien; toujours noble, clair, élégant, un peu uniforme; ce qui fait dire de madame de Genlis, comme on le disoit d'une actrice qui jouoit avec plus de sagesse que de mouvement: *elle est toujours bien, jamais mieux.*

Aux auteurs du Publiciste.

Qu'on aime à critiquer, je le conçois ; se placer doucement au-dessus de celui dont on relève les fautes, notifier au public sa supériorité en faisant payer au prochain les frais de l'affiche, on entend fort bien les avantages de tout cela. Mais trouver une erreur où elle n'est pas, pour la combattre quand personne ne songe à la défendre ; sacrifier au plaisir de manifester sa sévérité, l'orgueil si naturel de paroître judicieux ou de se montrer juste, c'est un calcul que j'aurai toujours de la peine à comprendre.

Que l'auteur de l'article sur *les Meres rivales*, inséré dans le numéro 15 du *Mercure de France*, ait cru devoir différer d'opinion avec l'auteur de l'article sur *les Meres rivales*, imprimé dans *le Publiciste* du 2 frimaire, rien de plus simple ; mais si pour caractériser la maniere d'écrire de Mme. de Genlis, j'ai cru pouvoir dire qu'*elle est toujours bien, jamais mieux*, pourquoi le coopérateur du *Mercure* me fait-il appliquer en général à l'esprit & au talent de Mme. de Genlis, ce

ce que je n'ai prétendu dire que de son style? Voilà ce qui ne me paroît pas si simple.

Je demanderai ensuite à mon censeur s'il est bien sûr qu'accuser un auteur d'*écrire toujours bien*, ce soit le condamner à la médiocrité : d'où il résulteroit que j'aurois dit ou voulu dire : *cet ouvrage est bon, par conséquent il est médiocre.* Combien de bons esprits se contenteroient d'écrire toujours bien?

Seroit-il possible que mon censeur ne m'eut pas compris? Je n'ose le croire; ou que, m'ayant compris il voulut induire les autres en erreur sur le sens de mes paroles : il m'est encore plus pénible de le penser. Qu'il veuille bien choisir.

Mais s'il me permettoit de lui supposer assez de pénétration pour imaginer qu'il n'est pas tout-à-fait de bonne foi; si d'après sa signature B. V. je croyois reconnoître l'homme d'esprit, dont j'ai déjà excité l'animadversion par une lettre écrite sur le discours préliminaire de l'ouvrage de Fénélon, il se trouveroit donc que la même personne qui a voulu me reprendre sur des idées anti-religieuses qui n'étoient pas les miennes, cherche maintenant à m'attaquer sur une opinion littéraire que je n'ai pas prononcée; ne seroit-ce pas le cas de lui dire comme ce mari à un *ami*

de la maison ; après avoir offert des vœux trop tendres à sa premiere femme qui étoit jolie, celui-ci présentoit encore le même hommage à la seconde qui étoit laide : *Pour le coup, je vois bien,* dit le mari, *que c'est à moi que vous en voulez.*

Pourquoi m'en vouloir, C^n. B. V ? Je ne dis pas me reprendre à tort ? car, en morale jésuitique, la direction d'intention excuse tout, & la vôtre étoit évidemment bonne, car vous croyez toujours vous adresser à un philosophe. Mais qu'il me soit permis de vous détromper, autant pour me soustraire à votre indignation, que pour vous épargner le petit embarras que vous éprouveriez, si jamais vous veniez à découvrir contre quel adversaire vous avez daigné employer la finesse, &, j'ose dire, la malice de votre esprit. Croyez-en donc une femme qui n'a aucun intérêt à rien déguiser ni exagérer, parce que personne ne s'occupe d'elle, ni de ses opinions, ni des délassemens littéraires dans lesquels elle trouve des ressources contre les chagrins de son âge & ceux de sa position ; qui, avant la révolution, pensoit très-peu aux philosophes ; qui ne les aimoit gueres tant qu'elle a duré ; & qui, depuis qu'on dit tant de mal d'eux, commence à se raccommoder avec eux, au point d'en être presque fâchée.

Je ne sais, au reste, s'il faut les accuser d'avoir eu une si grande part aux événemens qui nous ont conduits, vous à juger les romans, moi à disserter sur la religion; mais ce qu'il y a d'heureux dans notre position, c'est que d'avoir souffert beaucoup de choses, nous a acquis le droit de beaucoup pardonner; droit qu'il faut regarder cependant comme bien précieux. N'est-ce pas votre avis? c'est aussi le mien. Faisons donc la paix, mon confrere en critique, & pendant que nous sommes en si beau chemin, faisons-là avec tout le monde, excepté avec les mauvais ouvrages; nous pourrons bien nous attirer quelques ennemis, mais du moins nous ne haïrons personne. Pour moi, dont la vie est désormais trop courte pour l'user en ressentimens, c'est sans rancune que je signe,

L'auteur de l'article sur les Meres rivales.

SUR UN VOYAGE AU THIBET.

C'est une chose charmante que la lecture des voyages. La semaine derniere à Moscow, j'étois avant-hier au cap de Bonne-Espérance, je viens de finir la relation de l'ambassade anglaise envoyée au Thibet en 1783, & me voilà dans la Tartarie, proche voisin de l'empereur de la Chine; je vois d'ici le grand Lama, je le connois comme si je lui avois parlé.

Il faut convenir cependant que tous ceux qui ont écrit des voyages ne possedent pas au même degré de talent de faire illusion, cette simplicité de narration qui attache le lecteur & le lie d'intérêt, pour ainsi dire, avec celui qui raconte. Mais cette qualité m'a tonjours paru distinguer les écrivains anglais. Ils ne cherchent point à rapporter des faits extraordinaires, ni à rattacher des faits peu intéressans à un systême particulier. Lisez le récit de M. Turner, c'est le nom de l'ambassadeur anglais envoyé au Thibet; il vous rend

compte simplement de l'emploi de ses journées, vous associe à sa marche plutôt qu'à ses réflexions, vous dit ce qu'il a vu, & non ce qu'il a pensé, sans qu'il songe à former votre opinion ; mais après l'avoir lu, vous vous trouvez une opinion toute formée sur des objets qu'il vous a rendus familiers. La mission dont étoit chargé M. Turner offre d'ailleurs, par elle-même, un objet d'intérêt & de curiosité. Il s'agissoit d'établir une communication directe entre le Bengale & le Thibet, dont l'entrée avoit toujours été fermée aux Européens, & peut-être par-là d'arriver jusqu'à la Chine.

Attentifs à profiter de tout, les Anglais avoient déjà saisi des circonstances favorables à l'accomplissement de ce dessein. D'autres hasards étoient venus les traverser. Ils recommençoient une seconde tentative. C'est de celle-là que fut chargé M. Turner. On voit comment elle réussit, comment une seconde fois la fortune vint renverser des espérances justement conçues ; mais on n'en reste pas moins frappé de cette persévérance à chercher les moyens de s'agrandir ; de cette sagacité à les démêler ; de cette activité à les saisir ; de cette unité de vues, de cette union de volontés qui forme le caractere distinctif d'une nation

essentiellement commerçante. L'esprit de commerce est le seul qui intéresse directement les particuliers à l'agrandissement de la nation, le seul qui leur donne des moyens d'y coopérer d'une maniere sensible; & c'est une alliance bien puissante que celle de l'intérêt des individus avec l'intérêt du gouvernement; que celle où tant de regards se tiennent toujours ouverts pour avertir & diriger un bras toujours prêt à agir.

Cet fut dans une circonstance bien heureuse pour les habitans du Thibet que M. Turner arriva dans leur pays. Le Lama, éloigné depuis quelque tems de sa demeure terrestre, c'est-à-dire, mort de la petite vérole, avoit enfin daigné reparoître au milieu de ses adorateurs. Des signes certains avoient annoncé la naissance d'un petit Lama. M. Turner le vit, lui parla : il avoit alors dix-huit mois, recevoit fort bien les ambassadeurs, écoutoit leurs harangues : à la vérité il n'y répondoit pas; mais d'ailleurs il soutenoit, avec beaucoup de dignité sa qualité de dieu : qualité qui, au reste, n'est pas rare dans cette partie du monde; car il y en a trois pour gouverner le Thibet; tous trois princes souverains, chacun dans son pays, & immortel selon l'usage. Mais les Thibétains ne s'en tiennent pas là; ils ont

d'autres dieux dans le ciel ; ils en ont dans tous les chemins, sur toutes les montagnes ; & la nuit personne ne sort de sa maison de peur des démons qui sont, comme on sait, les maîtres de la terre dès que le soleil est couché.

Un de leurs dieux, nommé *Krischna*, l'Apollon des Indes, est célebre par sa galanterie ; rencontrant un jour les neuf *Koulis*, apparemment les Muses, il prit le parti de se multiplier pour leur offrir à chacune un compagnon. Ce *Krischna* pourroit bien être le même qu'un certain *Kisna* dont j'ai lu ailleurs l'histoire, qui passoit sa vie à voler les vases des laitieres, & à cacher les habits des femmes qu'il surprenoit au bain. Un jour, mécontent d'un peuple qu'il gouvernoit, *Kisna* le détruisit, & n'en réserva pour lui que seize mille femmes qu'il emmena dans le ciel, dont il n'est plus sorti depuis ce tems-là. Si c'est là un des dieux de Thibétains, il ne les a assurément pas formés à son image. De tous les pays le Thibet est celui où les femmes sont le moins recherchées. L'usage est de n'en avoir qu'une pour tous les freres d'une même famille ; & c'est l'aîné qui choisit ; car on rencontre par-tout cette aristocratie de primogéniture. Une fille peut, d'ailleurs, avant le mariage, se livrer à tous ses

goûts; personne ne lui en sait mauvais gré. On la destine ensuite à faire le bonheur de quatre ou cinq maris; mais passé cela, il faut qu'elle garde une certaine réserve.

Dans le Boutan, pays voisin & dépendant du Thibet, quoique gouverné par un raja particulier, le célibat est en honneur, & le mariage ferme la porte aux dignités. Au Thibet, ce lien est regardé comme un joug honteux; on le laisse aux gens du peuple; encore voit-on comment-ils s'en soulagent. Tout près de-là, dans le Couch-Bahar, l'usage autorise à mettre sa femme en gage & à vendre ses enfans. Au Boutan ce sont les femmes qui labourent la terre. Ce pays n'est pas aussi avancé que le Thibet pour la civilisation. Par exemple, on monte par une échelle à la maison du raja, & ce prince nettoie lui-même, avec sa langue, la tasse dans laquelle on lui a servi du thé. Mais il a des forteresses, des maisons d'été & d'hiver, de grands officiers & un médecin, qui est obligé de prendre toujours la moitié des médecines qu'il présente à son maître, ne fussent-elles pas de son ordonnance.

Au Thibet l'imprimerie est connue; le cercueil du Lama est d'or pur, ainsi que sa statue; ses chapelets sont de perles & de corail, mais il n'a

pas de cheminée pour se chauffer, quoi qu'il y ait gelé quelquefois.

Dans le Thibet & le Boutan, les souverains sont prêtres; ceux qui les approchent sont aussi, pour la plupart, des prêtres : la moitié de leurs sujets sont prêtres, réclus ou recluses; le reste vit dans le plus entier éloignement des pratiques religieuses, mange de la viande, boit des liqueurs, & n'observe qu'à peine le précepte de l'ablution.

Enfin, le Lama est le chef de la religion des Chinois; quand il daigne se rendre à Pékin, l'empereur envoie ses fils au-devant de lui, fait bâtir sur sa route des maisons tout exprès pour l'y recevoir; & dans ses états le Lama ne peut laisser entrer aucun étranger sans la permission de l'empereur. En cas de mécontentement ou de méfiance, celui-ci envoie des troupes dans la forteresse du Lama, un général & une armée dans sa capitale, & ensuite se recommande à ses prieres.

Que conclure de tant de coutumes bisarres, de tant d'opinions extravagantes, si ce n'est que l'homme est, de tous animaux, le plus maniable & le plus flexible? J'aime les voyages, parce qu'ils m'étonnent d'abord, & qu'ils m'apprennent à ne plus m'étonner. Pourquoi m'étonnerois-je

qu'il y ait des races noires & blafardes, des patagons & des pigmées, des hommes qui ont une queue & d'autres qui n'ont point de barbe ? L'homme est un animal *merveilleusement ondoyant & divers*, comme dit Montaigne, & c'est sur-tout au moral.

LETTRE

D'UN CI-DEVANT RICHE.

Il y a des gens qui naissent magistrats, d'autres guerriers; moi, j'avois vingt-cinq mille livres de rente : j'y étois accoutumé; j'étois né comme cela, j'étois né pour cela. Il me sembloit que ma fortune & moi nous devions rester inséparables. La révolution est arrivée : mes vingt-cinq mille livres de rente m'ont quitté, & sans que j'eusse fait un pas, comme si la terre avoit tourné sous mes pieds, je me suis trouvé hors de ma place & sans savoir comment m'y remettre; car il ne faut pas s'imaginer, lorsqu'on a perdu vingt-cinq mille livres de rente, qu'on en soit quitte pour aller à pied, porter un mauvais habit, dîner mal ou point du tout. Il faut encore changer son ton, ses manieres & jusqu'à la tournure de ses phrases.

Cette découverte que je fis d'abord m'affligea tellement, que je résolus de tout supporter pour cacher ma position, plutôt que de sacrifier ainsi ce qui me restoit de plus cher. Je crus, en me conduisant de la sorte, qu'il ne tiendroit qu'à

moi de conserver les mêmes manieres ; mais au bout de quelques tems, m'étant trouvé avec des gens riches, je fus si humilié de la différence qui, sans que je m'en apperçusse, s'étoit établie entre eux & moi, que dans le premier moment je fus sur le point de renoncer à la société. Je me dis ensuite : Eh bien, je me suis trompé ; mais je saurai du moins comment il faut se conduire quand on a perdu vingt-cinq mille livres de rente, & je raisonnai ainsi. On sait en général si mauvais gré aux riches de leur richesse que la pauvreté doit nécessairement attirer l'estime ; & puisqu'il y auroit de la lâcheté à en rougir, le vrai courage est de s'en montrer fier. Je me préparai donc à être bien glorieux de ce qu'on m'avoit ôté mes vingt-cinq mille livres de rente. Dieu m'est témoin cependant que je n'avois rien fait pour cela.

Dès ce moment je ne cessai de répéter que j'étois pauvre ; je le disois à tout le monde, je l'apprenois à ceux qui ne me le demandoient pas ; & lorsqu'on me le demandoit, je me montrois presqu'offensé de ce qu'on pouvoit l'ignorer. Parloit-on de parure, je faisois aussi-tôt remarquer mon habit usé, & me serois bien gardé de convenir que j'en possédasse un autre. J'avois soin,

les jours de cérémonies, de prendre mon plus mauvais chapeau. Les gens riches étoient devenus l'objet de mon dédain, & le luxe celui de ma censure. On n'allumoit pas deux lampions dans Paris que je ne criasse au scandale, & j'aurois pardonné aux possesseurs de nouvelles fortunes si, après avoir pris le bien des autres, ils n'avoient pas poussé l'impudence jusqu'à le dépenser.

J'arrivai un jour chez une de mes parentes qui avoit conservé de la fortune, bonne personne à cela près, attentive sur-tout à ne choquer jamais les idées & les opinions des autres. Elle étoit entourée de gens riches & fort gais. Ils parloient de leurs plaisirs. Je me mis à étaler ma pauvreté, & tout le monde se tut; je continuai, & tout le monde s'en alla. Je m'étendis sur l'indécence du luxe qui commençoit à renaître, & ma cousine, qui étoit prête à sortir, dit tout bas, qu'on ôtât les chevaux; & comme je m'étois emporté contre la délicatesse de ceux qui ne pouvoient faire un pas autrement qu'en voiture, ma cousine se crut obligée de sortir à pied. La pluie nous prit en chemin. Nous attendîmes une heure & demie sous une porte. Dans cet intervalle, un fiacre passa, & ma cousine ayant observé qu'elle n'avoit pas d'argent, je me mis à la railler sur le bon

soir qu'il y avoit à ne point porter de poches. Enfin la pluie cessa, mais les rues étoient inondées; ma cousine glissoit à chaque pas, & une fois tomba si rapidement que je ne pus la retenir que lorsqu'elle se trouvoit déjà à terre. Je la reconduisis chez elle, mouillée jusqu'aux os.

J'y retournai le lendemain; le portier me dit : « Madame est fort enrhumée; elle a fait une liste; « voyez si vous y êtes ». J'y regardai, & j'y vis écrit de la main de ma cousine : *Tous les d'Erival, excepté d'Erival de G****. (c'est mon nom). Y êtes-vous? me demanda le portier : Oui, dis-je, j'y suis; & je m'enfuis précipitamment pour qu'il ne vît pas de quelle maniere j'y étois.

Je me suis encore trompé, dis-je, en retournant chez moi; j'ai cru acquérir de la considération, & l'on me ferme les portes. Comme je réfléchissois là-dessus, j'appris qu'une succession, à laquelle je ne m'attendois pas, rétablissoit ma fortune à peu-près sur le pied où elle se trouvoit autrefois. Après les premiers mouvemens de joie, je me dis : Je ne saurai donc jamais comment il faut se conduire quand on a perdu vingt-cinq mille livres de rente; mais je me trompois pour la troisieme fois. Il n'y a pas huit jours que je suis redevenu riche, & je me sens déjà parfaitement

instruit des devoirs des pauvres. Ce qui m'a fait faire cette réflexion, que nos connoissances ne se rapportent jamais à notre position actuelle; & que tel, par exemple, qui, sous l'autorité de ses parens, a profondément réfléchi aux devoirs des peres envers leurs enfans, doit nécessairement se marier & avoir des enfans, s'il veut se former une idée précise du devoir des fils envers leurs peres.

D'ERIVAL DE G***

LETTRE

De la Dame, auteur de l'article sur Fénélon, inséré dans le Publiciste *du* 11 *brumaire.*

Dieu sait, comme il lui plaît, faire éclater sa gloire.

C'est lui sans doute qui, pour la plus grande édification du prochain, a voulu que le citoyen Laharpe, dans son discours d'ouverture au Lycée, m'ait prêté des intentions que je n'avois jamais eues, & qu'il ait cru devoir employer ce que je n'avois pas dit, pour le faire servir de texte à des reproches que je croyois ne jamais mériter. C'est Dieu qui a permis qu'après m'être vu mettre au rang des incrédules par le citoyen B. V., pour avoir, dans une lettre sur Fénélon, présenté l'incrédulité comme le rêve d'un esprit malade, j'aie été taxée d'irreligion par le citoyen Laharpe, & presque comparée aux révolutionnaires, parce que, dans l'effusion de mes regrets, j'avois avancé que *la religion se trouvoit aujourd'hui parmi nous, pour ainsi dire, en terre étrangere.*. C'est enfin pour montrer la vanité des jugemens

jugemens de ce monde, que Dieu a voulu encore que le plus judicieux des critiques relevât une erreur puisée dans ses propres écrits.

Accoutumée à régler & à rectifier mes idées sur les siennes, je m'indignois avec lui depuis six ans contre ce *fanatisme d'irreligion* qui a précédé, amené, accompagné la révolution, & dont il nous assure qu'*on n'est pas encore corrigé*. J'admirois avec lui comment la Providence avoit *puni une nation pour instruire le monde*; d'après cela, je pensois que, bannie long-tems de la France, la religion, du moins en y rentrant, pouvoit s'y *trouver un moment comme en terre étrangere*. En gémissant, avec lui & ses confédérés, sur *les ruines dont nous sommes entourés*, je m'imaginois, comme eux, y reconnoître surtout les décombres des asyles de la religion, & je croyois que la religion, sans asyle assuré, pouvoit se regarder *comme en terre étrangere*. Enfin, effrayée, comme le cit. Laharpe & ses religieux adhérens, du *bouleversement des opinions & de la morale*, du débordement des crimes particuliers, des désordres en tout genre, & sur-tout des suicides multipliés, dans un tems où *le chrétien seul pouvoit avoir une raison pour ne pas mourir*; avertie d'ailleurs par le cit. Laharpe que

les erreurs s'enchaînent lorsqu'elles tiennent à l'oubli du principe, j'ai cru que, dans un pays où la morale étoit ainsi méconnue, *la religion pouvoit se croire en terre étrangere.*

Quant à mes expressions, je les avois choisies aussi d'après de bons modeles. Lorsque, dans le discours préliminaire de l'ouvrage de Féuélon sur l'*Education des Filles*, je vis que le cit. B. V., après s'être exprimé avec autant de force que de sagesse sur l'importance du respect filial, se désoloit de ce que ces vérités *paroîtroient étrangeres* à ses concitoyens, cette image me frappa tellement que, probablement, elle me resta dans la tête, & comme entre *paroître étranger* & *avoir l'air de se trouver en terre étrangere*, la différence ne me sembla pas grande, j'employai cette tournure avec d'autant plus de confiance, que je n'avois pas cru voir dans la phrase du citoyen B. V. *un vœu* pour que le respect filial fut banni de la France. Si je me suis trompée, on voit que mes intentions étoient innocentes.

Mais je ne veux point mettre en doute que je ne me sois trompée, puisque le citoyen Laharpe l'assure. Ce n'est pas qu'à tout autre la preuve qu'il en apporte pût paroître aussi convaincante qu'à moi. Il dit que, lorsqu'aux écoles normales,

il prononça ces mots : *Dieu & sa loi*, il fut couvert d'applaudissemens. Cela se conçoit à merveille; mais on peut, sans être chrétien, adorer *le nom de la loi & celui de Dieu* Le musulman croit connoître seul *Dieu & sa loi*; le juif croit pratiquer l'unique *loi de Dieu*; & si j'osois le dire, les philosophes qui sont sincerement déistes, reconnnoissent une loi naturelle, que Dieu, disent-ils, a gravée dans le cœur de l'homme. Ainsi, parmi ceux qui, aux écoles normales, applaudirent les paroles du citoyen Laharpe, il étoit possible qu'il se trouvât même des philosophes. Mais j'en serois peu surpris, en considérant que si tous ceux contre lesquels le citoyen Laharpe veut signaler son indignation sont des philosophes *comme moi*, il s'en faut de beaucoup en effet que leur parti soit dangereux, & j'imagine qu'à l'avenir le citoyen Laharpe & le citoyen Vauxcelles, revenus de leur peur, les laisseront reposer en paix.

Quant à moi, cet exemple m'apprendra à ne plus rien juger sur les apparences. Je vais croire désormais à la piété, à la vertu, à la bonne foi de mon siecle. Quand on voudra me persuader le mal, je le nierai; quand je le verrai, je ne le croirai pas; & si dans les ouvrages du citoyen Laharpe je m'imaginois remarquer des traces

d'un zele trop emporté, qui cherche à rendre odieux ce qu'il n'a dû regarder que comme très-innocent, je jugerai que je l'ai mal compris; comme je dois penser que je me suis mal expliquée, puisqu'un homme d'une sagacité si reconnue, à pu voir dans mes phrases l'intention de toucher à une doctrine devenue aussi sacrée par sa nécessité que par la source d'où elle nous vient.

Il me reste un regret; c'est que la retraite dans laquelle je vis ne m'ait pas permis d'assister à l'ouverture du *Lycee*, où je me serois unie à cette fervente action de graces, adressée par le citoyen Laharpe à la Providence, qui nous l'a conservé pour qu'il nous instruisît à connoître nos devoirs comme à apprécier nos plaisirs, & pour qu'il fît retentir la voix de la justice divine dans cette tribune, consacrée seulement jusqu'à ce jour à rétablir la justesse dans les idées humaines.

DE VAUVENARGUES.

Les gens d'esprit, dit Vauvenargues, *seroient presque seuls sans les sots qui s'en piquent.* Les prôneurs sont nécessaires au mérite, comme le cortege au prince; c'est à cela qu'il se fait reconnoître au vulgaire.

Personne, au reste, n'a pu mieux prouver la vérité de cette observation que celui qui l'a faite. Moraliste profond, critique éclairé, rien ne manquoit à Vauvenargues pour fixer l'estime, que de pouvoir s'attirer l'attention; mais ce n'étoit pas dans un homme du monde, dans un jeune militaire, qu'on imaginoit d'aller chercher ces lumieres, qui sont ordinairement le fruit de l'étude & de l'expérience. Enlevé à trente-sept ans par une mort prématurée, suite des fatigues de la guerre, Vauvenargues n'eut pas le tems de se faire une réputation qui recommandât ses ouvrages. Vivant, il ne fut gueres connu, apprécié, loué que par Voltaire; son nom, en honneur aujourd'hui parmi les gens éclairés, réveille à peine, dans le public, quelques idées confuses de son mérite.

On publie cependant une troisieme édition de son livre, à laquelle on a joint quelques morceaux échappés aux premiers éditeurs. C'est principalement dans les différens fragmens sur l'esprit, les passions, &c.; c'est en lisant les *conseils à un jeune homme*, modele de grace, d'élévation & d'indulgence, & sur-tout les discours sur *le bien & le mal moral*, le plus beau plaidoyer de la raison en faveur de la vertu, qu'on remarque plus particulierement le caractere distinctif de l'esprit de Vauvenargues, la noblesse des sentimens unie à la profondeur des pensées & à cette sagesse si douce, qui rend sa morale aussi utile qu'attachante.

Que Larochefoucault & ceux qui, comme lui, n'ont observé, n'ont déployé que nos miseres, plaisent de préférence au plus grand nombre de lecteurs, on en est peu surpris; tant de gens sont ravis qu'on les décourage pour n'avoir pas la honte de se décourager d'eux-mêmes! Que Labruyere, que Montagne soient plus généralement goûtés que Vauvenargues, cela peut tenir à la différence du genre autant qu'à celle du mérite.

Labruyere a peint de l'homme l'effet qu'il produit dans le monde; Montagne, les impressions qu'il en reçoit; Vauvenargues, les dispositions

qu'il y porte. L'un forme un tableau des traits épars sous nos yeux, l'autre réveille les sensations fugitives ensevelies dans notre mémoire, le troisieme va chercher en nous ce que nous n'y pouvons démêler qu'à force d'esprit. Labruyere nous épargne la peine de la réflexion ; Montagne nous conduit à réfléchir ; il faut avoir réfléchi pour se plaire avec Vauvenargues. Mais comment n'être pas frappé de ses jugemens sur nos meilleurs écrivains, sur Bossuet, Fénélon, Moliere, Labruyere, Lafontaine, sur-tout du discours sur Racine, le premier écrit de ce siecle où le génie de ce grand homme ait été démêlé & caractérisé avec un goût aussi sûr que profond ? Qui peut n'y pas remarquer, avec un grand intérêt, le germe de ces jugemens qui, depuis si heureusement développés par les critiques les plus éclairés, par Voltaire & son disciple le citoyen Laharpe, ont formé parmi nous une opinion aussi généralement que solidement établie ? Mais au moment où Vauvenargues écrivoit, il falloit combattre encore contre cette vieille admiration pour Corneille, qui lui décernoit la palme exclusive du génie.

« Il semble, dit Vauvenargues, qu'on ne con-
» vienne de l'art de Racine que pour donner à

» Corneille l'avantage du génie. Qu'on emploie » cette distinction pour marquer le caractere d'un » faiseur de phrases, je la trouverai raisonnable; » mais lorsqu'on parle de l'art de Racine, cet » art qui met toutes les choses à leur place, qui » caractérise les hommes, qui chasse les obscu- » rités, les faux brillans qui peint la nature avec » feu, avec sublimité, avec grace; que penser » d'un tel art, si ce n'est qu'il est le génie des » hommes extraordinaires, & l'original même de » ces regles que les écrivains sans génie em- » brassent avec tant de zele & si peu de succès ».

Lorsque Vauvenargues passe aux orateurs, il n'a point de préventions à détruire ; il se livre sans obstacle au sentiment qui l'anime; son enthousiasme alors est aussi passionné que sincere, il juge moins qu'il ne peint. Est-ce de Bossuet qu'il veut nous faire apprécier les beautés? Saisi pour ainsi dire de son génie, il semble emprunter ses accens pour faire retentir jusqu'à nous les explosions par lesquelles se manifeste ce talent sublime, lorsqu'il *éclate comme un tonnerre dans un tourbillon orageux*, & *par sa soudaine hardiesse échappe aux génies trop timides*. On se sent, comme lui, subjugué par l'ascendant de Pascal; mais s'il n'a pas encore parlé de Fénélon, c'est

qu'il le réservoit pour le dernier; & comme sa voix s'attendrit en s'adressant à l'écrivain favori de son cœur! *Né*, lui dit-il, *pour cultiver la sagesse & l'humanité dans les rois, ta voix ingénue fit retentir au pied du trône les calamités du genre humain foulé par les tyrans, & défendit, contre les artifices de la flatterie, la cause abandonnée des peuples.* Ne croit-on pas entendre Fénélon lui-même, & n'est-ce pas ainsi que se fût exprimé cet homme, dont les vertus ont tellement embelli le génie, que le souvenir de l'un & celui des autres semblent se confondre dans ce mélange d'amour & d'admiration, dont s'environne sa mémoire?

Des *pensées détachées* composent une partie du volume de Vauvenargues. Quelques-unes des plus frappantes sont citées dans les ouvrages de Voltaire. Il en est que tous les gens de goût savent par cœur, mais qu'on ne se lasse point de répéter : Vauvenargues avoit trouvé en lui-même le sentiment de celle-ci : *Les grandes pensées viennent du cœur.* Quand il observe que *la clarté orne les pensées profondes*, on en trouve à chaque instant la preuve dans ses écrits. Combien de tristes applications à faire dans le monde de cette observation trop vraie : *on querelle les malheureux pour se dispenser de les plaindre?*

Les grands hommes, dit-il ailleurs, *en apprenant aux foibles à réfléchir, les ont mis sur la route de l'erreur.* Cette observation est moins remarquable par elle-même que par le contraste qu'elle offre avec le système alors dominant de la libre diffusion des lumieres, qu'on a voulu étendre depuis jusqu'à la classe qui conserve à peine le loisir d'ouvrir les yeux pour voir & les oreilles pour entendre.

On a imprimé, dans une nouvelle édition des œuvres de Vauvenargues une notice sur sa vie & quelques discours dans le genre des premiers, mais plus foibles, & que l'auteur n'eût probablement pas fait imprimer. Parmi ceux-là cependant il s'en trouve un *sur le caractere des différens siecles*, que l'on pourroit peut-être ranger au nombre des meilleures productions de l'auteur. On a de plus inséré à la suite du jugement sur les orateurs, quelques caracteres dans le genre de la Bruyere, où l'on trouve plus de vérité que d'énergie. Ce genre ne pouvoit être celui de Vauvenargues; indulgent dans ses principes autant que noble dans ses penchans, & comme lui-même le dit Fénélon, *plus tendre pour la vertu qu'implacable au vice*, il ne pouvoit manier avec assez de vigueur les armes quelquefois cruelles de la satyre.

LETTRES

Ecrites de Moscou par un Voyageur.

Voila trois mois que je parcours la Russie, le pays du monde où l'on est le plus mal reçu pour son argent, & le mieux des gens qu'on ne peut payer; où les maîtresses d'auberge sont les plus maussades & les maîtres de maison les plus accueillans. Je ne sais trop que vous dire de ce contraste; je m'en suis trouvé tantôt bien, tantôt mal; mais, somme totale, je crois que, pour les voyageurs, l'industrie seroit encore meilleure à rencontrer que l'hospitalité.

Je suis enfin à Moscou. Rien de plus singulier sous tous les rapports, que l'aspect de cette grande ville : elle semble contenir deux nations; l'une habite des palais, parle français, s'occupe des modes, de tailleurs, fait de la musique, dresse des chevaux, va au bal de l'Opéra, donne mille roubles pour une loge à l'année, & cent pour un serin bien instruit; l'autre loge dans des huttes construites à la maniere des sauvages, porte de longues barbes, ignore le spectacle, s'enivre d'eau-

de-vie les dimanches, se querelle à propos de rien comme les enfans, & s'appaise de même, aussi-tôt qu'on a jetté sur les disputeurs deux ou trois seaux d'eau, qu'on tient toujours en réserve pour cet usage dans les lieux où s'assemble le peuple. C'est d'un côté la civilisation dans tout son luxe; de l'autre le degré qui touche à la barbarie. Aussi la différence d'éducation forme-t-elle la seule ligne de démarcation vraiment sensible. Qui que ce soit peut se présenter chez un russe; il en sera bien reçu, pourvu qu'il l'amuse. Mais le besoin d'être amusé paroît être le besoin dominant des habitans de Moscou. Le premier de mai toute la ville est sur pied, toutes les voitures brillantes en évidence, toutes les livrées neuves en étalage sur le chemin de la promenade, appellée *les Tables Allemandes*, où l'on mange sous des tentes & sous des arbres. Le reste de l'été, tout ce qui n'a pas foi de Moscou, à la campagne, se voit continuellement au Waux-Hall, dans les jardins du Palais, dans ceux du comte Orloff, de Paschkof, &c; mais l'hiver est la vraie saison des plaisirs. Il approche, & cent mille personnes vont rentrer dans Moskou. Les rues, couvertes de neige, n'en seront que plus propres; la glace de la Moska offrira une nouvelle promenade, &

les froids de 25 degrés ont ici, à ce qu'on m'assure, un agrément tout particulier. Je pourrai, les dimanches, m'aller montrer en traîneau ou en voiture dans la rue *Pokroskaia*, ou figurer aux courses sur la glace de la Moska. Mais remarquez bien, m'a dit un homme qui s'entend à ces choses-là, que si votre traîneau est condust par deux chevaux, il il faut que l'un des deux galoppe toujours, & que son camarade, pendant ce tems-là, trotte sans se déconcerter; & j'ai vu à ses discours, que si je manquois à cette regle géuéralement observée, je ferois bien, du moins pour quelque tems, de ne me montrer pas trop en bonne compagnie.

En réfléchissant sur cette passion des Moscovites pour les divertissemens, sur l'importance qu'ils y attachent & qui suppose une vie désoccupée, on pourroit attribuer à l'ennui l'empressement & la bienveillance qu'ils témoignent aux étrangers, si, d'ail leurs, les vertus douces & sociales ne paroissoient former le fond de leur caaactere. Je vous ai parlé de leur hospitalité; la bienfaisance est parmi eux un usage, la tolérance une habitude; & le respect pour les opinions & les goûts des autres est ici une des premieres regles du bon ton.

Ce fond de douceur se fait remarquer par-

tout. Croiriez-vous qu'au spectacle le parterre ne siffle jamais? Il se contente de ne pas applaudir les mauvais acteurs; mais si la piece n'intéresse pas, la conversation s'établit dans la salle, devient presque générale, & si bruyante qu'on n'entend plus ce qui se passe sur le théâtre; si tout le monde n'y prend pas également part, ceux qu'elle importune sont trop polis pour le faire remarquer.

J'ai été hier au spectacle; on y jouoit une piece de Visin, & l'une des plus en faveur de tous le répertoire russe : elle s'appelle *le Nidoróst*, c'est-à-dire, l'*éleve*. Je ne vous ferai pas suivre les détails de la piece qui roule toute entiere sur l'éducation que veulent donner à leur fils des parens habitant ordinairement la campagne, & nouvellement arrivés à Moscou dans cette intention. Tout le comique est fondé sur l'indocilité de l'enfant, l'insouciance des maîtres & l'aveuglement des parens. Mais voici le dénouement. La tante, personne très-au fait des bons airs, arrive pour voir son neveu; on lui fait part du bonheur incroyable qu'on a eu de trouver un précepteur français au-dessus de tout éloge : elle veut voir cet homme admirable; il paroît. *Eh?* s'écrie-t-elle, *c'est le cocher que j'avois à Pé-*

tersbourg. — *Enchantés que vous le connoissiez*, disent les parens : *c'est donc bien un Français ?* — Et celui-ci, sans se troubler, s'avance pour saluer son ancienne *connoissance*. *C'étoit au reste*, dit la tante, *un très-bon cocher. A merveille*, répliquent les parens. Et comme il est beaucoup moins difficile de conduire nn enfant que deux chevaux, on conclut à se trouver charmé de l'acquisition qu'on a faite. Le tout se termine par une conversation générale, où le cocher métamorphosé fait sa partie, à la satisfaction de tout le monde, &c.

Seconde Lettre du méme Voyageur.

J'ai découvert à la langue russe une propriété remarquable ; elle est singuliérement avantageuse à l'éloquence des querelles populaires : il n'existe pas une infamie qui u'y ait son nom propre, pas une idée injurieuse qui ne puisse s'y exprimer avec énergie & sans périphrase. Aussi voyez deux hommes se disputer dans les rues de Moscou ; les apostrophes se pressent, les voix s'élevent, les gestes s'animent ; mais, soyez tranquille : ils ne passeront pas une certaine mesure ; en tout pays

du monde le premier coup ne se donne gueres que quand la derniere injure est épuisée, & dans ce genre le vocabulaire des Russes est inépuisable. Si, d'un autre côté, vous écoutez deux mendiaas qui s'accostent, vous les entendrez se complimenter mutuellement sur leur santé, sur leurs affaires; ils n'oublieront aucune des tournures de la politesse, ni des formules du savoir-vivre. Au reste, tout le monde sait que les mendians espagnols ne s'abordent jamais sans se demander : *votre seigneurie a-t-elle pris son chocolat?* & à Paris, j'ai vu un mendiant donner l'aumône à un autre, & ensuite lui ôter son chapeau.

Je me suis fait présenter dans les meilleures maisons de Moscou; là il ne faut plus chercher de caractere particulier. Un Moscovite de bonne compagnie est l'abrégé de toutes les nations de l'Europe. Le français est sa langue d'habitude, & c'est souvent un Suisse qui le lui a appris; ses habits sont faits par un tailleur allemand. C'est un Anglais qui tient le spectacle où il va passer quelques heures; les contes dont on l'amuse sont ceux de Marmontel, & ses pieces de théâtre sont traduites de Kotzebue. Kotzebue est l'objet de l'enthousiasme des Russes, & le spectacle leur passion dominante. Il n'est presque pas un grand

seigneur

seigneur qui, dans son château, n'ait son théâtre, sa troupe, composée de ses vassaux, montée & formée pour son usage. Mais c'est-à-peu-près là que se borne leur goût pour la littérature. Karamsin, jeune auteur à la mode dans ce moment, donne cependant, tous les ans, un *Almanach des Modes*; mais il a voulu faire paroître un journal, & cet essai n'a pas réussi. Les habitans de Moscou se contentent de lire deux fois par semaine un papier-nouvelle, où quelquefois les auteurs inserent les annonces de leurs ouvrages avec un extrait fait par eux-mêmes, & un éloge dont se charge le libraire.

Sans journaux, sans romans nouveaux & sans traductions, vous êtes peut-être embarrassé de savoir comment les Moscovites remplissent leur tems & fournissent à la conversation habituelle; mais le jeu & la table suppléent à tout. C'est un grand mérite à Moscou que de faire bonne chere, & même d'en bien parler; mais c'est un talent infiniment agréable que celui de bien jouer au whisk, & de savoir rendre compte avec une extrême netteté des événemens de la partie de la veille. Je me suis acquis un singulier relief en rétablissant un jour les faits dans le recit d'un coup important. J'observai que le narrateur devoit s'être

trompé du neuf au dix de trefle ; ce qui faisoit une grande différence. Celui que j'avois repris me remercia de mon avertissement.

Je crois que je quitterai bientôt Moscou ; j'emporterai une idée fort douce du bonheur dont y jouissent les étrangers de toutes les classes, avec un souvenir très-vif de la magnificence de quelques Moscovites, & de l'air de grandeur qui regne dans l'emploi qu'on leur voit faire de leur richesse. Si je n'ai pas toujours été également frappé de la délicatesse de leur goût, si je ne puis trop m'accoutumer au *schelken*, c'est-à-dire, au verre d'eau-de-vie, accompagné de harengs secs & de viande fumée que, tous les après-midi, on sert aux dame russes en guise de thé, il me paroîtra toujours infiniment plaisant d'imaginer que c'est dans ce pays, qu'il y a tout au plus cent ans, Pierre-le-Grand fut obligé de publier une ordonnance qui interdisoit aux femmes de bonne compagnie de s'enivrer les jours d'assemblée, & aux hommes d'être gris avant neuf heures du soir, attendu que l'assemblée devoit se terminer à dix. Mais ce que j'aime sur-tout à retrouver, ce sont ces anciennes chroniques où je lis, qu'encore au commencement du dix-septieme siecle, lorsque le czar cherchoit à se marier, les plus belles personnes de son royaume

étoient convoquées dans son palais, où le prince assistoit à leurs jeux, à leurs conversations ; &, attentif à tout, poussoit, assure-t-on, la prévoyance jusqu'à aller la nuit examiner laquelle de ses sujettes dormoit avec plus de grace, &c.

MOLOUK ET NASSOUR,

Apologue moral, traduit du persan en anglais, & de l'anglais en français.

J'AIMOIS Nassour; je l'ai vu le plus heureux des enfans des hommes, & les anges du ciel sourioient à sa félicité, car il étoit bon. Le matin, ses paupieres s'ouvroient aux premiers rayons du soleil, & son ame s'ouvroit aux impressions de la joie. Il regardoit ses enfans; il les voyoit brillans de jeunesse, aimables & dociles; il tournoit aussi-tôt sur l'infortuné ses yeux remplis encore des larmes du bonheur. Nassour avoit des amis, parce qu'il croyoit à l'amitié. Comme il ne craignoit pas l'ingratitude, il n'exigeoit rien de la reconnoissance. Près de Nassour, l'ingrat auroit été surpris de trouver que la reconnoissance étoit la plus facile des vertus.

Je partis pour un voyage. « Tu vas, me dit Nassour, voir les habitans de différens climats; tu les entendras se plaindre moins de la fortune que des hommes. Tu leur diras qu'il suffit d'aimer les hommes pour être aimés d'eux; que Nassour

a des amis, dont il est sûr, parce qu'il les aime » ; & c'étoit sans orgueil que Nassour me disoit ces paroles.

Je traversai le Khorasan : je vis Caborel & la délicieuse province de Cachemire ; ensuite j'allai admirer les merveilles d'Ispahan, & vins jusqu'à Schiras voir la grandeur du roi des rois. Par-tout je conservai le souvenir du bonheur & des vertus de Nassour. En arrivant dans ma patrie, je volai vers sa demeure. « Que faites-vous, Molouk, me dit-on? Nassour a vu, dans une journée, mourir ses deux enfans ; il n'a pu supporter la douleur, & son ame s'est abreuvée d'amertume ».

Ces paroles retentirent dans mon ame comme un coup de tonnerre inattendu. Je m'arrêtai un un instant à réfléchir sur le malheur dont elles m'avoient donné l'idée : puis, brisé d'affliction, je repris plus lentement le chemin qui conduisoit à la maison de Nassour. Elle me sembla déserte : je le vis de loin ; il étoit pâle & immobile. Je m'approchai : son air étoit glacé, son accueil sombre & repoussant. Il me parut qu'il avoit cessé d'être bon. O Nassour, m'écriai-je, quel changement s'est fait en toi !

Je ne suis point changé, me répondit Nassour, mais tu me vois seul, car je suis malheureux.

Je croyois que pour avoir des amis, il suffisoit de les aimer. Nassour, lui dis-je, toi qui ne peux avoir cessé d'aimer tes amis, tes amis n'auront pas cessé de te chérir. Ils ont fui, dit Nassour, lorsqu'ils n'ont plus trouvé près de moi que la douleur. — Quoi ! tous ? — Ali n'a point cherché à me consoler ; Benassar n'a pleuré qu'une fois avec moi ; Zamet m'a dit : Nassour, nous parlerons de tes enfans, nous en parlerons tous les jours, & nous pleurerons ensemble. Mais je le vois bien : déjà Zamet ne m'écoute plus quand je lui parle de mes enfans ; s'il me cherche, c'est pour me conduire au milieu des siens. Là, il faut que je me pénétre de tout son bonheur ; ce spectacle aigrit mes peines, & ce reste de l'amitié de Zamet n'est plus pour moi qu'un supplice.

Quoi, dis-je, tu ne peux supporter le bonheur de tes amis, & tu esperes qu'ils supporteront ta tristesse. Tandis qu'ils cherchent à diminuer tes peines, ta contenance corrompt leurs plus douces joies ; & c'est toi, Nassour, qui crois avoir à te plaindre ! Dieu m'entend, je ne voudrois pas ajouter aux souffrances de l'infortuné ; mais Nassour, le malheur a aussi ses devoirs. Il n'en est point, dit Nassour, pour celui qui souffre sans espérance & sans consolation.

En ce moment, on vint nous apprendre que la mer avoit englouti un vaisseau qui portoit presque toute la fortune de Zamet. Nassour l'entendit; il me regarda, & ne me regarda pas long-tems. Il avoit été injuste pour Zamet; il le sentit & fut comme soulagé d'un grand poids. Il courut chez Zamet; quand il revint, ses regards n'étoient plus immobiles, il pouvoit déjà les tourner autour de lui. J'ai embrassé Zamet, me dit-il, ses enfans gémissoient à ses pieds; j'ai pleuré sur ses malheurs & sur ceux de ses enfans. — Ces malheurs peuvent-ils se réparer? — ils diminueront du moins, si Nassour a conservé quelques moyens de se rendre utile aux hommes. Tu jouiras donc de le voir heureux au milieu de ses enfans? Oh! dit Nassour, combien je jouirois de le voir heureux au milieu de ses enfans!

Aime encore tes semblables, Nassour, & tu redeviendras sensible à tous les plaisirs. Nul homme ne demeure éternellement enseveli dans la douleur : nous avons mille portes pour en sortir; mais celle de la charité s'ouvre d'elle-seule. La route qu'elle nous offre nous éloigne d'abord de nous-mêmes; mais c'est pour nous y ramener par un autre chemin. L'homme qui s'isole renonce à la jouissance de lui-même. Les

sacrifices que nous faisons aux hommes, sont bien payés par leur amour. L'encens nourrit la flamme qui le consume, & la flamme développe le parfum dont il embaume l'air qui l'environne.

LA
VISITE NOCTURNE,

Traduite de l'anglais, par Maria-Regina Roche, auteur des Enfans de l'Abbaye.

On n'est pas plus belle, plus sensible que Jacinthe; on n'est pas plus aimable, plus intéressante qu'Egbert. Egbert est l'amant de Jacinthe; Jacinthe se croit la fille de M. Greville, vicaire de Wyefield. M. Greville connoît seul les parens de Jacinthe, & un présent de mille guinées a engagé madame Greville à se déclarer sa mere. Avec un bon pere, un cœur tendre & un amant aimable & sensible, Jacinthe paroîtroit devoir être heureuse; cependant de grands dangers l'environnent. Déjà la méchanceté de madame Greville & la jalousie de sa fille Gertrude ont, pendant longtems, séparé Egbert & Jacinthe. Un jour, tombée au pouvoir du lord Gwytherin, libertin sans honneur, Jacinthe n'a dû son salut qu'à l'inquiete vigilance d'Egbert. Mais que va-t-elle devenir, lorsque, par un accident imprévu, dépouillé de

toute sa fortune, Egbert sera contraint de passer à la Jamaïque, où il espere en recueillir les débris; lorsqu'elle verra mourir M. Greville, son unique appui; lorsque s'empressant de déclarer que Jacinthe n'est pas sa fille, madame Greville dévoilera la honte de sa naissance, sans pouvoir lui indiquer ses parens? Si, dans ces momens terribles, Jacinthe retrouve son pere, elle le retrouvera dans ce lord Gwytherin qui, sans la connoître, a voulu la déshonorer. Si un mouvement de tendresse l'entraîne vers sa mere, on lui dira que, mariée, placée dans un état honorable & brillant, la comtesse de Dunsane paroît avoir depuis long-tems oublié sa faute & sa fille. Heureusement Egbert songe toujours à Jacinthe; il a promis de revenir, & avec cette pensée, Jacinthe peut tout supporter.

Cependant son pere exige qu'elle le suive secrettement en France, où est établie la comtesse, devenue veuve depuis quelque tems. Il espere que Jacinthe pourra le seconder dans le dessein qu'il a formé de faire servir au rétablissement de sa fortune la fortune de son ancienne maîtresse; mais la contesse qui le hait & le méprise autant qu'il le mérite, qui ne voit qu'avec fureur sa fille instruite d'un secret qu'elle voudroit étouffer à quel-

que prix que ce fût, la comtesse profite du pouvoir que lui donne sa fortune sur un homme dont elle devient l'unique ressource; & le lendemain de son arrivée, sous prétexte d'une entrevue générale, Jacinthe, par ordre de sa mere, est conduite par son pere dans la prison, où a déjà langui & péri une victime de l'atroce comtesse. Elle se sauve, gagne un couvent, y découvre encore une prison & une victime, une lady Endermay, qu'elle se voit dans l'impossibilité de secourir; elle repasse en Angleterre, & n'y peut retrouver la moindre trace d'Egbert.

Les malheurs s'accumulent sur sa tête : deux fois réduite à la plus profonde détresse; deux fois secourue comme par miracle; toujours trompée par l'amitié ou poursuivie par l'amour qu'elle inspire à des hommes aussi dépourvus de délicatesse que de principes; enlevée, sauvée, reprise, sauvée une seconde fois, elle se retrouve, sans le savoir, dans le château du lord Endermay, & contribue, sans s'en douter, à la découverte des plus horribles mysteres. Trompé vingt ans par un scélérat, le lord Endermay apprend en même-tems les malheurs & l'innocence de sa femme, qui languit dans une prison, tandis qu'il la croit au pouvoir d'un séducteur. Il retrouve sa fille, &

cette fille, c'est Jacinthe elle-même que les calculs de l'avidité lui ont enlevée, que ceux de la cupidité ont fait changer en nourrice contre la fille du lord Gwytherin, morte de convulsions. Il ne manque plus qu'Egbert, & Egbert paroît; il vient demander le prix de son amour; & Jacinthe qui, deux mois auparavant, se voyoit sans amis, sans soutien, en butte à la misere & aux outrages, Jacinthe, tout-à-coup devenue héritiere du lord Endermay, reçoit, entre son pere & sa mere, la main de son amant, que des changemens survenus dans sa famille ont mis en possession de la fortune & du titre de marquis de Methwood.

Le vice a été puni & la vertu recompensée; les amans sont heureux; le cœur est content; peut-on en dire autant de la raison? Des atrocités que n'excuse aucune passion, des bassesses gratuites, sont-elles dans la vérité des mœurs ou présentent-elles assez de charmes pour qu'on pardonne à l'invraisemblance? De plus l'importance du but répond-elle toujours à la multiplicité des machines? Qu'un jeune pâtre, qui rend service à Jacinthe, & dont on n'entend plus parler, se trouve à la fin un homme de qualité; il n'y a certainement aucun mal à cela; mais cet incident étoit-il si nécessaire que, pour y parvenir, on

insérât de plus, dans le roman, une séduction, une bigamie, un emprisonnement & selon toutes les probabilités un meurtre. Pour ajouter quelques désagrémens à la position de Jacinthe, falloit-il nous présenter une femme s'efforçant, sans aucun intérêt, de livrer au déshonneur une fille qui passe pour la sienne, qu'il ne lui est pas permis de désavouer, & dont l'inconduite lui sera reprochée? Enfin, deux lettres contre-faites, deux autres décachetées & soustraites, quatre victimes emprisonnées sans que personne s'en doute, quatre suppositions d'enfans, deux châteaux déserts, trois tours, une apparition & sept enlévemens, sont-ils absolument nécessaires pour bâtir la charpente d'un roman en cinq volumes?

Ne seroit-il pas à souhaiter que les auteurs de romans s'attachassent à nous représenter moins de sites effrayans & plus de situations touchonte; des ames fortes & sensibles luttant contre le malheur ou la passion, plutôt que des êtres opprimés par le hasard, se débattant avec la destinée; enfin plus de ces sentimens qu'on aime à éprouver, & moins de ces événemens qui ne semblent pas tant avoir pour but de faire ressortir les vertus, que d'exercer la patience de leurs héros?

Si, malgré ses défauts, ce roman se fait lire

avec plaisir, avec intérêt, avec rapidité, c'est qu'on n'y trouve ni longueurs, ni langueur, ni sentimens exagérés, ni réflexions triviales; c'est qu'au défaut du charme des situations, qui s'y rencontre moins souvent que dans *les Enfans de l'Abbaye*, on y trouve un dialogue plus piquant & des observations plus spirituelles; c'est que l'amour y est peint avec cette confiance d'une grande passion, cet abandon d'une tendresse véritable, si rare dans les romans anglais, où le héros est toujours prêt à soupçonner & l'héroïne à se fâcher; c'est que Jacinthe ne s'indigne pas qu'on l'accuse quand toutes les apparences sont contre elle, & ne dédaigne pas de se justifier quand elle a envie qu'on la croie innocente; qu'Egbert ne croit qu'après avoir vu, & même demande encore des explications; c'est enfin que, dans les romans, comme par-tout ailleurs, on sent plus l'effet actuel qu'on ne recherche les moyens qui l'ont produit, & que si l'on chicane quelquefois sur le plaisir qu'on a eu, il est rare qu'on dispute contre celui qu'on éprouve.

LES

TABLEAUX DE FAMILLE,

Par Auguste Lafontaine, traduit de l'allemand par l'auteur de Caroline de Litchfield.

Mon Dieu, disoit un Indien, *aie pitié des méchans ; car tu as tout fait pour les bons, lorsque tu les a fait bons.* C'est là le sentiment qu'inspire la vertu. *Les méchans*, dit l'auteur des Tableaux de Famille, *ne sont pas toujours aussi méchans qu'ils le paroissent, ni les bons aussi bons qu'ils le pourroient être.* Voilà la réflexion qui éclaire & dirige la vertu.

La méchanceté profonde existe à peine, la bonté parfaite ne se rencontre guere, la foiblesse se trouve par-tout, c'est le lien qui nous unit. Sans la foiblesse qui l'excuse, le vice isoleroit l'homme ; sans la foiblesse qui l'humanise, la vertu l'isoleroit peut-être davantage. La vertu, a-t-on dit souvent, sait se suffire à elle-même ; l'homme vertueux ne tient aux hommes que par

le bien qu'il peut leur faire. Notre amour-propre est peu flatté d'un sentiment trop généreux ; & si nous fuyons l'être corrompu qui peut nous nuire, nous nous écartons un peu de l'être parfait qui n'aura jamais besoin de nous. Que l'imagination ne suppose donc plus de ces crimes atroces qui nous affligent sans nous instruire. Qu'elle se garde bien d'éloigner l'image des grandes vertus, mais qu'elle nous les présente telles qu'elles doivent être, telles qu'on aime à les voir, & qu'on seroit trop heureux de les posséder. Voilà ce qu'on trouve dans *les Tableaux de Famille*.

Le titre du roman promet de l'intérêt ; le nom de l'auteur promet de l'originalité & du talent ; celui du traducteur nous répond que les beautés de l'original seront embellies encore. Une analyse rendroit peu l'effet qu'il produit ; quelques traits suffiront pour en indiquer le sujet.

Emporté par le ressentiment de l'honneur outragé, un pere a renoncé pour jamais à la fille qu'il idolâtre. Suzette, prête à devenir mere avant d'avoir acquis le titre d'épouse, s'est vue forcée de quitter le toît chéri où ce pere qui la chasse va passer ses jours à la regretter ; où cette famille, dont elle faisoit l'orgueil, lui pardonne, la bénit & la pleure. Engagée par serment à cacher son existence,

existence, elle disparoît sans laisser aucune trace. On ignore le nom de son séducteur.

Un homme cependant vit solitaire dans le village qu'habitoit Suzette. Marqué, pour ainsi dire, du sceau de la réprobation, cet homme est l'objet de l'horreur générale. Il n'est pas une action de sa vie qu'on n'impute à un motif criminel, pas un crime dont on ne l'accuse ou dont on ne le juge capable. Ses domestiques refusent de le servir, tout le monde le fuit, personne ne l'a vu, & son nom seul inspire la terreur. On l'appelle *le vaurien*. Suzette l'a apperçu, & dès-lors elle a cessé de le craindre. Elle l'a connu, elle l'a aimé, & tout autre qui l'eût connu comme elle, l'eût aimé de même. Bientôt ses sermens l'ont unie à la destinée de l'être le plus noble & le plus malheureux, & Waldenbrug est le pere de l'enfant que Suzette porte dans son sein. Retenu loin d'elle par la violence, au moment où il alloit devenir son époux, lorsqu'il revient, c'est pour ne plus retrouver Suzette. Dévoré de chagrin, soutenu seulement par le besoin de la chercher, sans l'espoir de la trouver, sans la possibilité de mourir, tant qu'il ne sera pas certain que la mort le rejoigne à celle qu'il aime, Waldenbrug traîne seize ans son existence dans les différentes parties

de l'Allemagne, & ce n'est qu'au bout de seize ans, lorsque les vertus de Waldenbrug ont enfin désarmé l'injustice, que les malheurs & l'absence de Suzette ont usé les ressentimens, que ces époux enfin réunis, redeviennent la joie de leurs parens, & trouvent dans le bonheur de leur fille un nouveau sujet de félicité.

Ce roman est un de ceux qui prouvent le mieux combien peu d'événemens sont nécessaires pour produire un intérêt irrésistible; & c'est du moins l'effet du premier volume. Ce mot d'intérêt surprendra peut-être ceux qui, prévenus par quelques traits de ressemblance, prendront l'ouvrage d'Auguste Lafontaine pour une copie de ces ouvrages de Sterne, copiés par tant d'auteurs qui, frappés seulement de la facilité de l'imitation du genre, n'ont pas songé à la difficulté d'imiter la perfection. La préface du livre a déjà répondu à cette inculpation; mais un caractere particulier nous paroît le mettre totalement à l'abri du reproche d'imitation servile. Si le charme toujours nouveau d'une bonté simple & touchante, est ce qui nous attache aux tableaux variés qui se succédent dans Tristram-Shandy, c'est par l'attrait continu d'une sensibilité véritable que, dans l'ouvrage d'Auguste Lafontaine, nous nous sentons

toujours ramenés à un même sentiment, à une même pensée, à un objet unique.

Et qui refuseroit son intérêt, son amour, son admiration à cet infortuné Waldenbrug, voué dès son enfance à la haine la moins méritée, se roidissant contre l'injustice & toujours prêt à la pardonner. Qui demeureroit froid au tableau de son amour pour Julie, de cet amour qui n'est pas seulement pour lui la premiere émotion de la jeunesse, mais le premier mouvement de sensibilité auquel il lui ait été permis de livrer son cœur? Est-on frappé du caractere de cette Julie vertueuse par exaltation, & coupable par foiblesse, se laissant conduire à la plus affreuse perfidie au milieu des résolutions les plus nobles, & excepté dans un seul moment, toujours excusable en trahissant cet amant qui l'idolâtre & qu'elle aime, & le forçant enfin à fuir chargé de l'exécration des hommes & de la malédiction de son pere, dans cette solitude où tout étoit fini pour lui, s'il ne rencontroit pas Suzette?

Les principes utiles, annoncés sans faste, une morale aussi douce pour celui qui la pratique que pour ceux qui en sont l'objet, augmente encore le mérite de cet intéressant ouvrage.

« Avoir raison n'est pas toujours être juste »,

» dit le vieil Engelman à son fils. « Ne blesse » pas un cœur content afin de ne pas lui enlever » son bonheur : le bonheur est respectable parce » qu'il est rare. Ne blesse pas un cœur triste, » car le malheur est plus respectable encore.... » Enfin pense toujours que tu dois continuer mon » journal ».

Ce journal est celui des événemens de la famille ; c'est l'occupation du pere & celle du fils ; c'est l'objet de leur attention, le but de toutes leurs actions ; & l'espece de réserve que leur impose cette seconde conscience, & cette maniere de *vivre*, comme le dit Charles, *pour l'histoire de sa vie*, a répandu sur tout l'ouvrage un vernis de gaîté qui ne contraste point avec des situations quelquefois douloureuses, mais toujours dépeintes avec un sentiment trop doux pour jamais devenir pénible.

RÉFLEXIONS

Sur les Femmes, par une Femme.

On remarque parmi nous un esprit de corps qui ne nuit en rien aux rivalités particulieres dont on nous accuse. Foibles quand nous voulons marcher ensemble, fortes quand nous nous présentons séparément, toujours maltraitées comme classe, & ménagées comme individus; une sorte d'honneur nous oblige à nous réunir, un certain intérêt nous oblige à nous séparer. Mais si en comparant les autres femmes à soi, une femme à quelque peine à leur permettre de lui disputer des préférences qu'elle aime à recevoir, en les comparant aux hommes, elle renoncera difficilement pour son sexe à cette égalité qui donne du prix aux distinctions qu'il peut être doux d'accorder.

Quelques-uns de nous ont attribué aux femmes la possibilité de parvenir à toute espece de gloire littéraire; d'autres la leur ont refusée, mais en élevant, comme de raison, bien au-dessus des dons du génie, les qualités du cœur qui nous dis-

tinguent. Dans un roman rempli de chaleur & d'intérêt, une femme vient d'annoncer que le mérite littéraire des femmes se borneit au talent de bien peindre ce qu'elles savent si bien sentir; & après ces mots : *Qu'on m'en cite une qui ait tracé un ouvrage philosophique*, l'auteur ajoute: *Et j'en serai bien fâchée pour elle.* Fâchée ! on ne voit pas trop pourquoi. Entre savoir ce qu'on a senti & observer ce qu'on peut sentir, démêler des sensations & approfondir des caracteres, saisir les nuances des passions & en combiner les résultats, l'intervalle n'est pas si grand qu'il ne soit permis de le franchir; & je demanderai à l'auteur de *Malvina* ce qu'elle auroit mis dans son ouvrage, si, pour nous faire partager les émotions qu'elle a peintes avec tant d'intérêt, son esprit n'eût pas un peu examiné ce qui se passoit dans son cœur. Mais dût-elle en être fâchée, cet exemple qu'elle demande, j'aurois bien envie de le lui proposer. Lorsqu'elle refusoit aux femmes la faculté de tracer un ouvrage philosophique, il est difficile qu'un ouvrage qui a fait autant de bruit que celui de madame Staël ne se soit au moins présenté à sa pensée; qu'elle me permette donc d'en dire ici quelques mots.

J'ai lu les critiques qu'on a faites de cet ou-

vrage : plusieurs m'ont paru justes ; une ou deux même m'ont paru réunir à ces égards qu'on devoit toujours à celui dont on ne discute que les écrits, le souvenir de ces convenanses qui font qu'en s'adressant à une femme, un homme lui parle toujours comme à nne femme, alors même qu'il l'a juge comme auteur. Cependant presque toutes m'ont blessée. Pourquoi ? c'est que la censure s'y montre trop & l'éloge pas assez. La sévérité n'est justice que lorsque l'indulgence se laisse voir à côté d'elle ; autrement ce n'est que sévérité. Qu'est-ce donc, lorsque l'indulgenee n'est pas nécessaire ; lorsque l'éloge est mérité, & qu'on refuse l'éloge ?

On rend hommage à l'esprit de madame Staël, & comment s'en dispenser ? Mais si les citations ne manquent pas à l'appui du blâme, étoient-elles moins convenables pour soutenir la louange ? Est-il moins utile aux progrès de l'art de faire sentir les beautés que de remarquer les défauts d'un ouvrage, & croit-on faire preuve d'un goût moins fin & moins sûr en analysant les unes qu'en caractérisant les autres ? Je penserois le contraire. Les défauts s'écartent de la route tracée, & ce qui sort de l'ordre frappe plus naturellement les yeux : les beautés s'élevent au-dessus, & peu de

regards songent à se porter si haut. Il n'est pas difficile de rendre raison d'une critique ; la raison en est dans les regles, & les regles sont quelque chose de positif. Ce qui mérite l'éloge, c'est une combinaison nouvelle ; analyser cette combinaison c'est presque se montrer capable de la former ; c'est entrer dans la pensée & partager en quelque sorte le mérite de l'auteur. Aussi n'est-ce pas là ce que je prétends faire.

Je ne prétends pas non plus discuter le mérite de l'ouvrage. Trop peu instruite pour juger ce que dit madame de Staël sur la *Littérature des anciens*, je ne hasarderai point des critiques qui feroient peut-être plus de tort à mon jugement qu'à l'ouvrage, encore moins des éloges qui pourroient faire tort à l'un & à l'autre. Je serois plus tentée de m'arrêter sur le système *de la Perfectibilité de l'espece humaine* ; mais, pour entrer dans une question présentée si souvent & si peu éclaircie, pour discuter un système qu'un seul fait peut renverser & que la plus longue expérience ne sauroit prouver d'une maniere suffisante, il faudroit joindre à trop de raisonnemens la science des faits, & le talent de les resserrer dans un très-petit espace.

Je ne chercherai pas non plus si la *mélancolie*,

regardée jusqu'à présent comme une maladie de l'ame, peut servir de caractere distinctif à un genre de talent particulier, & si un caractere mélancolique, si la vue d'un ciel nébuleux, d'un sol ingrat, qui attristent l'esprit en resserrant l'imagination, sont plus propres à créer, même ce que madame de Staël appelle un ouvrage *mélancolique*.

On me supposera encore moins l'espérance de faire ressortir dans quelques morceaux courts & détachés, cet éclat d'imagination, cette abondance d'idées, ce mouvement d'un style toujours animé, souvent harmonieux & brillant, qui distinguent les écrits de madame de Staël; mais en rassemblant, autant que je le pourrai, tous les motifs d'intérêt que peut présenter un tel ouvrage, je croirai rendre service à ceux qu'une cause ou une autre auroit exposés à laisser échapper quelques-uns de ses mérites.

Ce n'est point un extrait de l'ouvrage de madame de Staël que je me suis proposé de faire. Je n'ai voulu qu'en indiquer quelques passages, dont le mérite auroit pu suffire, ce me semble, pour inspirer plus de justice à ses censeurs. J'ai été, par exemple, vivement frappée de la vérité de ce tableau d'un tems trop près de nous, qu'on

voudroit oublier, mais que chaque instant nous rappelle.

« Voyez ce qui fait le crime au milieu d'une » nation; des persécuteurs toujours agités, des » persécutés toujours implacables; aucune opinion » qui paroisse innocente, aucun raisonnement qui » puisse être écouté; une foule de faits, de ca- » lomnies, de mensonges tellement accumulés » sur toutes les têtes, que dans la carriere civile » il reste à peine une considération pure, un » homme auquel un autre homme veuille marquer » de la condescendance; aucun parti fidele aux » mêmes principes; quelques hommes réunis par » le lien d'une terreur commune, lien que rompt » aisément l'espérance de pouvoir se sauver seul; » enfin une confusion si terrible entre les opi- » nions généreuses & les actions coupables, entre » les opinions *serviles* & les sentimens généreux, » que l'estime errante ne sait où se fixer, & que » la conscience se repose à peine avec sécurité » sur elle-même ».

Je n'ai pu passer, sans m'y arrêter, sur ce mot qui peint si bien Louis XIV, *ce monarque qui comptoit l'admiration parmi les actes d'obéissance.* Cette image : *La Providence prodigue des siecles à l'accomplissement de ses desseins*,

& notre existence passagere s'en étonne & s'en irrite, m'a un peu rappellé un morceau souvent cité de Massillon : *Il voit rouler à ses pieds le torrent des siecles & des âges ; il voit l'homme l'insulter en passant, vouloir faire de ce moment l'éternité, & tomber de là entre les mains de sa colere & de sa vengeance.* Cela me rappelle aussi ce mot plus sublime de Saint-Augustin : *Dieu est patient, parce qu'il est éternel.* N'y a-t-il pas un mérite peu commun à rappeller à l'imagination de si beaux modeles, sans être imitateur ?

J'ai peu rencontré d'idée plus ingénieuse, présentée d'une maniere plus piquante, que dans cette phrase :

« La gradation de la pensée, les nuances du sen-
» timent ont besoin d'être approfondies par la mé-
» ditation ; & ces paroles agréables, qui s'offrent
» en foule aux poëtes italiens pour faire des vers,
» sont comme une cour de flatteurs, qui dis-
» pensent de chercher & souvent empêchent de
» découvrir un véritable ami ».

Mais ce n'est pas de deux ou trois mots, d'un ou deux passages que se compose le mérite d'un ouvrage de ce genre ; & ceux qui ont jugé les écrits de madame de Staël n'ont pas besoin qu'on

leur fasse concevoir tout ce qu'on peut attendre d'un si rare talent, lorsque plus sensible au concert qu'au bruit des louanges, moins ardente à saisir l'idée qui se présente, & plus attentive à chercher celle qui lui échappe, madame Staël se souviendra qu'elle écrit pour tous, mais que tous ne peuvent marcher d'un pas égal au sien, & que, plus elle est capable de s'élever au-dessus de nous, plus son imagination doit aider la nôtre à l'atteindre, au lieu de nous fatiguer à la suivre. Mais je leur demanderai, à ces mêmes juges, s'ils ont été assez frappés de ce morceau :

» L'aspect de la malveillance fait trembler les » femmes, quelque distinguées qu'elles soient : » courageuses dans le malheur, elles sont timides » contre l'inimitié ; la pensée les exalte, mais » leur caractere reste foible & sensible. La plu- » part des femmes auxquelles des facultés supé- » rieures ont inspiré le desir de la renommée, » ressemblent à Herminie revêtue des armes du » combat. Les guerriers voient le casque, la lance, » le panache étincelant ; ils croient rencontrer la » force ; ils attaquent avec violence & dès les » premiers coups ils atteignent au cœur ».

A-t-on toujours évité de le porter ce coup qui pouvoit atteindre le cœur ? Les adversaires de

madame de Staël ont-ils assez hésité à se servir de tous leurs moyens contre un de ces antagonistes que leurs forces naturelles ne sauveront jamais du désavantage de leur position, qu'un mot doit faire trembler, qu'un ridicule peut flétrir, pour qui, comme le dit l'auteur dont je m'occupe, *se défendre est un désavantage de plus, se justifier un bruit nouveau.* Si quelques souvenirs, que trop de circonstances, que trop de détails ont mêlés d'amertume, si quelques sentimens difficiles à vaincre ont mis par-fois l'homme à la place du juge, n'est-ce pas à l'homme accusé, n'est-ce pas à ses souvenirs que s'adresseront plusieurs passages dont je ne citerai que celui-ci.

» Il suffit d'un jour où l'on ait pu prêter un » appui par quelques pensées, par quelques dis- » cours, à des résolutions qui ont amené des » cruautés & des souffrances; il suffit de ce jour » pour tourmenter la vie, pour détruire au fond » du cœur & le calme & cette bienveillance uni- » verselle qui faisoit naître l'espoir de trouver des » cœurs amis, par-tout où l'on rencontroit des » hommes. Ah! que les nations encore honnêtes, » que les individus doués de talens politiques, » qui ne peuvent se faire aucun reproche,

» conservent précieusement un tel bonheur » !

S'il est permis de deviner le sentiment qui a dicté ces paroles, si l'on peut y attacher le sens qu'elles paroissent renfermer, si dans tout l'ouvrage on retrouve continuellement une personne poursuivie par l'idée de la haine, qui s'en plaint comme d'un malheur, sans songer presque à en faire le sujet d'un reproche, ne seroit-ce donc pas un plaisir bien grand que de lui adoucir par un éloge mérité ce que peut avoir de réel une idée si pénible?

Mais cette supériorité que madame Staël regarde comme un malheur pour une femme, n'est peut-être pas la cause des dégoûts qui l'affigent, & dont elle se plaint d'une maniere si éloquente. Quels que soient les succès littéraires d'une femme, la nature des avantages qu'elle en peut tirer ne lui laisse gueres à craindre la jalousie de ceux qui parcourent la même cariere; & quant au commun des hommes, ce n'est point la supériorité qui les révolte, mais les moyens dont on se sert pour la manifester; on s'offense moins de l'éclat qu'elle jette que de celui dont elle cherche elle-même à s'environner. Supérieure à presque toutes les femmes, à la plupart des hommes, par la force de son esprit, par la variété de ses connoissances,

par l'éclat de son talent, qu'elle se borne à employer des dons si rares à nous instruire & à nous plaire, elle en recueillera à la fin non-seulement la gloire, mais encore le bonheur.

VOYAGE

Dans l'empire de Maroc & le royaume de Fez, fait pendant les années 1790 *&* 1791, *par* G. Lemperiere, *traduit de l'anglais, par* M. de Sainte-Suzanne.

Muley, (1), l'un des fils de l'empereur de Maroc, se voyoit près de perdre la vue. Un mal trop compliqué pour ne pas échapper à la science des médecins barbaresques, menaçoit de le priver entiérement de la lumiere. En 1789, il fit demander au gouverneur de Gibraltar de lui envoyer un chirurgien d'Europe. Les promesses du prince étoient magnifiques; la mission paroissoit intéressante, & le pays curieux à parcourir. L'auteur de cet ouvrage fut désigné, accepta & partit. Rendu en six heures à Tanger, d'où il devoit être défrayé de tout, & escorté par un détachement jusqu'à Tarudant, où résidoit Muley Absulem, il réclama l'exécution des promesses du

(1) *Muley* signifie *prince*.

prince,

prince, & obtint quatre mules, une tente trouée, deux soldats négres, un interprête juif & un muletier arabe : c'étoient-là ses voitures, son bagage & son escorte. Le voyage qu'il avoit à faire étoit de 250 milles, dans un pays presque sans chemins, sans ponts & sans bateaux. Quant aux couchées, elles étoient tantôt dans les villes où la populace venoit consulter, injurier & piller le médecin d'Europe, tantôt en pleine campagne, dans la saison des pluies, ou sous les tentes des Arabes vagabonds ; & c'étoit ici que le voyageur se trouvoit le moins mal.

Dans cette route, il rencontroit à chaque instant des châteaux rasés par ordre de l'empereur, des villages dévastés par ses troupes, pour s'être refusés aux taxes exhorbitantes que l'on exige en son nom. Cependant le sort de ce peuple, entretenu dans la misere par la paresse, offre peut-être un spectacle moins pénible que celui d'un autre classe d'habitans, sans cesse occupés à dérober aux yeux d'un maître avide des richesses qu'ils éprouvent le besoin d'accroître sans cesse. On se demande comment il existe des hommes qui puissent vivre volontairement au milieu d'un ordre de choses, dont le seul apperçu afflige tous les amis de l'humanité. Mais un danger habituel, en nous déro-

bant le sentiment de l'avenir, augmente de beaucoup la valeur du moment présent. Le Maure, au milieu de ses femmes, prenant son thé, ou causant sur sa porte, les jambes croisées, oublie que, dans une heure, un ordre de son maître peut lui ravir ses biens, sa liberté, sa vie, ou le priver de quelqu'un de ses membres.

Lempriere étoit enfin arrivé à Tarudant; enfin il avoit surmonté toutes les préventions que devoit naturellement inspirer un homme poudré, rasé, vêtu à l'européenne, & un médecin qui n'employoit point de topiques, vouloit guérir une incommodité extérieure avec des remedes intérieurs, défendoit l'eau-de-vie à un prince maure, & prétendoit que l'usage immodéré des plaisirs pouvoit avoir quelques rapports avec le mal des yeux. Après avoir écarté les dangers que fait naître l'envie des courtisans, il lui restoit à dévorer les dégoûts qu'accumule l'ingratitude du maître. Obligé de se transporter à Maroc pour obéir à l'ordre de l'empereur qui, pour prix de ses soins, l'avoit obligé de se justifier de l'intention d'empoisonner son fils; abandonné de Muley Absulem même qu'il avoit mis en état de se passer de lui, le malheureux chirurgien ne demandoit point de récompense; il se bornoit à solliciter la permission

de retourner dans son pays. Lettres, présens, tout étoit employé, tout demeuroit sans effet.

Un jour enfin il reçoit l'ordre de se transporter au palais. Il y vole, rempli d'espérance; il s'agissoit de traiter une des sultanes. Découragé, dégoûté d'entreprendre de nouvelles cures, il auroit refusé, si, à Maroc, on pouvoit refuser quelque chose. Le voilà donc introduit dans le sérail; toutes les femmes du harem commencent par s'enfuir; toutes finissent par se rapprocher; toutes veulent en secret le voir, le consulter. Il ne sort de chez Alla-Zara, la sultane malade, que pour aller chez Alla-Batoom, la premiere sultane; de là chez Alla-Douyaw, la sultane favorite; celle-ci étoit sans doute celle que l'empereur avoit le moins d'envie de lui montrer, mais que le jeune anglais desiroit le plus de voir.

« En entrant, dit-il, dans son appartement, » je fus tellement frappé de sa beauté, qu'elle » dût s'appercevoir du trouble qu'elle me causoit.

Mon premier mouvement me fit commettre une » imprudence qui auroit pu me coûter cher. Je » lui marquai ma surprise de trouver tant de » charmes chez une africaine. A peine eus-je fait » à cette charmante sultane un compliment aussi » indiscret, que j'en sentis tout le danger, sur-

» tout devant le cerbere qui ne me perdoit point » de vue. Elle n'eut point l'air d'être inquiete ».

Cette démarche pouvoit avoir des suites terribles; mais Alla-Douyaw étoit si jolie, si curieuse de la conversation du médecin européen, que la visite se prolongea, se renouvella. Alla-Douyaw gagna ses femmes & l'eunuque; il ne restoit plus que ses rivales. « J'allai, dit l'auteur, » les visiter dans leurs appartemens; par ce moyen » leur conduite devint également repréhensible; » ce qui leur fit sentir la nécessité de se taire ».

Cependant le danger n'étoit qu'éloigné; chaque jour l'imprudence d'Alla-Douyaw en faisoit naître de nouveaux. Les devoirs du jeune chirurgien le rappelloient dans sa patrie; il fallut dont songer à s'arracher de ce lieu de délices. Une ruse employée avec succès lui procura le congé après lequel il soupiroit depuis long-tems, & termina ses relations avec la belle sultane. Si depuis il est retourné à Tanger pour y completter les renseignemens qui devoient le mettre en état d'écrire son voyage, il n'a pas été tenté de se rapprocher d'une cour d'où, après dix-huit mois d'esclavage, il n'a rapporté que des observations, intéressantes à la vérité, le souvenir d'Alla-Douyaw, & des détails curieux sur l'intérieur du harem, où la

sultane favorite, couverte de bijoux & d'étoffes précieuses, est en pension pour sa nourriture au prix d'un petit écu par jour; où les femmes se peignent en rouge & en noir les pieds, les mains, les sourcils, les joues, le menton & le bout du nez, & où elles s'occupent tellement sur-tout des moyens d'augmenter leur embompoint, que plusieurs parviennent dans ce genre à un excès de beauté fort en recommandation chez les Maures, mais dont, s'il faut en croire l'auteur, la charmante Alla-Douyaw étoit privée & s'en trouvoit fort bien.

ATALA,

Ou *les Amours des deux Sauvages dans le désert; par* François-Auguste Châteaubriand, *rue de la Loi*, *n°.* 1231, *an* 9.

Un ouvrage attendu, annoncé avec éclat, ne peut gueres paroître dans le premier moment ni médiocrement bon, ni médiocrement mauvais. Ou l'amour-propre des lecteurs éleve le prix de cet ouvrage qui doit l'indemniser des frais de l'attente, ou il se console par la critique de la contrariété d'avoir vu son attente trompée. Le roman que nous annonçons ne devoit rien redouter de ce dernier calcul, & n'avoit pas besoin de l'autre. Quelques éclairs, échappés déjà au talent de l'auteur, avoient fait accueillir avec de grandes espérances ce petit ouvrage, & l'ouvrage a répondu aux espérances qu'on avoit conçues. Nous ne dirons que peu de mots de la fable.

Chactas, jeune *Natchez*, (nom d'un peuple sauvage de la Lousiane) après avoir passé quelque tems chez les Espagnols, retourne dans les bois & est fait prisonnier par un parti de Moscogulfes,

nation alors en guerre avec les Natchez. Prêt à subir les tourmens qui, chez les sauvages, accompagnent la mort d'un prisonnier de guerre, il est délivré par Atala, qu'il croit fille du chef des Moscogulfes. Ils fuient ensemble, ils traversent des sollitudes immenses; l'amour, le besoin, la reconnoissance, tout les nuit; mais la religion les sépare. Née en effet d'un Espagnol, Atala est chrétienne; seule au monde avec son amant, mais vouée par sa mere à la virginité, elle gémit, & prête à céder aux impressions de la nature & de l'amour, elle prend le parti de s'empoisonner, pour ne pas violer un vœu qu'elle avoit confirmé avant de conoître l'étendu du sacrifice qu'elle s'imposoit.

Quelque peu compliqués que paroissent ces événemens, on pressent facilement combien de situations touchantes ils ont pu fournir à la plume éloquente de l'auteur; mais ce qu'on ne se représentera point, ce qu'il est difficile de rendre, ce sont les couleurs dont il a su peindre une foule de tableaux divers, créés par une imagination brillante, nourrie de toutes les idées poétiques, exaltée par la religion & la solitude, & dirigée par un talent qui sait choisir & disposer ses matériaux, faire ressortir l'un par l'autre, & créer ces effets

qu'on admire en raison de la simplicité des moyens qui les ont produits. Les singularités du nouveau monde y sont retracées & embellies par les arts du monde ancien, & des scenes dont nous n'avions pas d'idées sont rendues sensibles à notre imagination, sans le secours d'aucun objet de comparaison qui puisse lui aider à les saisir. Il faut citer pour se faire comprendre; nous choisirons pour cela le passage suivant de la description de la Floride.

« Suspendus dans le cours des ondes, grouppés » sur les rochers & sur les montagnes, dispersés » dans les vallées, des arbres de toutes les formes, » de toutes les couleurs, de tous les parfums, se » mêlent, croissent ensemble, montent dans les » airs à des hauteurs qui fatiguent les regards. » Les vignes sauvages, les bignonias, les colo- » quintes, s'entrelaçent au pied de ces arbres, » escaladent leurs rameaux, grimpent à l'extré- » mité des branches, s'élancent de l'érable au » tulipier, du tulipier à l'alcée, en formant mille » grottes, mille voutes, mille portiques. Souvent » égarées d'arbre en arbre, ces lianes traversent » des bras de rivieres, sur lesquelles elles jettent » des ponts & des arches de fleurs. Alors les chaînes » de feuillage, les pommes d'or, les grappes em-

» pourprées, tout pend en festons sur les ondes.
» Du sein de ces massifs embaumés, le superbe
» magnolia éleve son cône immobile. Surmonté
» de ses roses blanches, il domine tous ces ber-
» ceaux, & n'a d'autre rival que le palmier qui
» balance légérement auprès de lui ses éventails
» de verdure ».

A ces images, l'auteur fait succéder le tableau non moins brillant & plus animé de la nature vivante.

» On apperçoit des ours enivrés de raisin, qui
» chancellent sur les branches des ormeaux; des
» troupes de carriboux se baignent dans un lac;
» des écureuils noirs se jouent dans l'épaisseur des
» feuillages; des perroquets verts à tête jaune;
» des cardinaux de feu grimpent, & des colibris
» étincellent sur le jasmin des florides, & des
» serpens-oiseleurs sifflent suspendus aux dômes
» des bois, en s'y balançant comme des festons
» de lianes ».

L'auteur nous fait entendre ensuite un mélange merveilleux de bruits & de sons divers. « Des
» coups de bec contre le tronc des chênes; des
» froissemens d'animaux qui marchent, broutent
» ou broient entre leurs dents les noyaux des
» fruits; des bruissemens d'ondes, de foibles gé-

» missemens, de sourds beuglemens, de doux rou-
» coulemens remplissent ces déserts d'une tendre
» & sauvage harmonie. Mais quand une brise
» vient à animer toutes ces solitudes, à balancer
» tous ces corps flottans, à confondre toutes ces
» masses de blanc, d'azur, de verd, de rose, à
» réunir tous les murmures; alors il sort de tels
» bruits du fond de ses forêts, il se passe de telles
» choses aux yeux, que j'essayerois en vain de
» les décrire à ceux qui n'ont point parcouru ces
» champs primitifs de la nature ».

C'est ainsi qu'après de vives & sensibles images, représentées avec le degré d'illusion que comportent les objets propres au sens de la vue, il termine sa description par les esquisses vagues d'objets indéterminés, en laissant à l'imagination le soin d'achever un tableau que tout l'art de la parole ne sauroit plus embellir. Ce sont là non-seulement les ressources de cet art, mais encore les véritables secrets de tous les arts. Qu'on joigne à cette peinture la premiere promenade des deux amans, sur-tout la description de la messe célébrée sur un rocher, & d'autres passages qu'on remarquera facilement dans l'ouvrage même, & l'on comprendra tout le charme attaché à une lecture où l'on puise successivement des impressions si douces & si variées.

Il en faut convenir, cependant, toutes ces impressions ne sont pas également desirables ; l'imagination de l'auteur lui fait adopter quelquefois des expressions figurées qui ne présentent rien d'assez sensible, & quelquefois aussi des images dont les parties ne sont pas bien d'accord. D'un autre côté, ce mélange des styles, que l'auteur paroît regarder comme un avantage, ne sert souvent qu'à refroidir l'illusion, parce qu'il est contraire à la vérité. C'est un sauvage qui parle ; un sauvage, il est vrai, à demi-civilisé. Que les idées enfantées par la civilisation, & les sensations qu'il a conservées de l'état de nature, se modifient l'une par l'autre dans son langage comme dans ses affections, à la bonne heure ; mais le même homme ne peut tour-à-tour raisonner comme un européen, & sentir comme un sauvage. Celui qui prête une *voix* aux fleurs & une *ame* à la solitude, ne s'amusera point à définir le premier regard de celle qu'il va aimer. Enivré d'amour à ses pieds, il peut s'y pénétrer d'admiration ; mais il ne cherchera pas à démêler dans ses traits *ce caractere d'élévation & de force morale, ce je ne sais quoi de vertueux & de passionné dont l'attrait étoit irrésistible.* Ceci est d'un sauvage qui contemple la nature en amant, & sa maîtresse en observateur.

Une critique rigoureuse pourroit relever quelques invraisemblances dans la conduite du roman. On pourroit aussi reprocher à l'auteur de se tromper quelquefois sur la nature des émotions que l'on doit chercher à exciter; il peint, par exemple, avec trop de vérité les tourmens que les sauvages font éprouver à leurs prisonniers, & les images dont il environne la mort, prises en général dans l'idée de la destruction plutôt que dans le sentiment des regrets, sont poussées jusqu'à des détails difficiles à supporter. Lorsque l'auteur, pour peindre le zele du missionnaire, dit que *tous ses vieux os s'étoient ranimés par l'ardeur de la charité*, cette image est-elle bien naturelle & bien heureuse? & lorsqu'il represente Atala mourante, communiant des mains du missionnaire, & qu'il ajoute : *Sa langue vient, avec un respect profond, chercher le Dieu que lui présente la main du prêtre*, n'y a-t-il pas dans ce tableau quelque chose qui contrarie l'effet que l'auteur a voulu produire? D'ailleurs, les idées religieuses sont présentées dans l'épisode du missionnaire, avec une magnificence dont nous avons peu d'exemples; le caractere de ce vieillard offre ce que peut offrir de plus frappant l'enthousiasme du christianisme, uni à la tolérance, la vertu

adoucie par la sensibilité. Enfin, l'effet général de l'ouvrage est un sentiment de plaisir & d'entraînement, & les défauts sont des exceptions que la critique est obligée de remarquer : le talent de l'auteur est trop riche de ses propres ressources, pour qu'il soit pénible de lui indiquer quelques erreurs, quelques taches qu'on est fâché d'observer dans la réunion des dons brillans qui ont valu à ses premiers essais des éloges si flatteurs.

DE L'ÉDUCATION DES FILLES.

Il n'y a gueres de pere plus malheureux que je ne le suis; resté veuf avec trois filles, si je demande ce qu'il faut faire pour leur éducation, chacun m'indique un excellent ouvrage sur ce sujet; car, Dieu merci, ce ne sont pas les livres qui manquent. Tout le monde parle aujourd'hui d'instruction & d'éducation, comme dans les tems de disette tout le monde parle de subsistances; ce qui n'empêche pas de mourir de faim. J'avois eu recours à un de ces livres élémentaires qu'on m'avoit prônés, & je me plaignis de ce que la méthode qu'on y enseigne me réussissoit fort mal. On me répondit que le livre avoit été fait pour des enfans mieux élevés que les miens.

Il vient de paroître un nouvel ouvrage de madame de Genlis; je me suis empressé de l'acheter. Il s'appelle *le petit Labruyere*. C'est en effet un Labruyere à la taille des enfans, suivi de pensées détachées que madame de Genlis, dans sa préface, dit être à l'usage des grandes personnes.

Le tout se vend ensemble ; mais j'ai pensé que mes filles pouvoient lire tout ce qu'écrivoit madame de Genlis, & que dans ce qu'elles ne comprendroient pas, elles trouveroient du moins le ton qui convient à des femmes. Cependant l'autre jour une d'elles a traité sa sœur de *menteuse*. Je lui ai dit : mon enfant, l'évangile nous apprend que celui qui dit à son frera *raca* mérite d'être livré au feu d'enfer. Je ne sais pas bien précisément ce que veut dire *raca* ; mais sans doute *menteur* est encore pis. Pour s'excuser, elle m'a montré, dans le livre que je lui avois donné, au chapitre *des esprits forts*, un paragraphe qui commence ainsi : *malgré tous leurs sarcasmes*, *toutes leurs cabales*, *tous leurs mensonges*, *&c.* & le reste du chapitre est du même style : ma fille, lui ai-je dit, un peu embarassé, cela s'appelle une *sainte colere*.

Le lendemain Louise, la seconde de mes filles, prête à partir pour aller à confesse, au lieu de faire son examen de conscience, s'occupoit de celui de sa plus jeune sœur ; & comme celle-ci n'étoit pas assez attentive, Louise la battoit. La pauvre enfant pleuroit ; mais la colere de sa grande sœur étoit une *sainte colere* ; ainsi je n'eus rien à lui dire.

Cependant j'ai pris le parti de relire l'ouvrage avec mes enfans. J'avois soin d'appuyer sur les réflexions sensées qui y sont en fort grand nombre; mais ce qui les amusoit beaucoup plus, c'étoient les portraits de quelques enfans, où mes filles retrouvoient tous les défauts de leurs petits camarades.

Il y a dans le *petit Labruyere* un chapitre d'une utilité évidente sur *l'emploi du tems*. Madame de Genlis s'y éleve contre l'usage très-pernicieux de répéter deux foix le nom des villes sur l'adresse des lettres, parce qu'elle a calculé qu'en écrivant seulement deux lettres par jour, l'une à *Constantinople*, & l'autre à *Kimpercorentin*, on a perdu, de compte fait, une demie minute par journée, & que cela, joint à la mauvaise habitude de répéter deux fois sur l'adresse le mot de *Monsieur*, & de cacheter sa lettre avec de la cire au lieu de pains, s'éleve à la valeur de quatre minutes; ce qui, comme le dit madame de Genlis, forme au bout de l'année un calcul véritablement *effrayant*. Cette découverte a tellement charmé mes filles qu'elles ne ne s'étudient plus qu'à écrire de la maniere la plus rapide les noms de *Constantinople* & de *Kimpercorentin*, que cette occupation occasionne

sionne entre elles des défis qui leur donnent la plus grande émulation, & qu'elles sauront bientôt, à un quart de seconde près, le tems qu'il faut à la pendule pour écrire *Kimpercorentin* & *Constantinople*. Ce chapitre m'a paru entiérement à leur portée ; mais comme la derniere partie du livre ne m'a pas semblé leur convenir aussi bien, j'ai demandé à un de mes amis s'il ne jugeoit pas qu'il eût été plus avantageux d'imprimer les deux parties séparément ; voici mot pour mot sa réponse :

« Le même inconvénient subsisteroit toujours. Une méprise de madame de Genlis est, en écrivant pour des enfans, de songer toujours qu'elle sera lue par des hommes, & en s'adressant aux hommes, d'oublier qu'ils ne sont plus des enfans. Sans cette légere confusion, le livre auroit bien plus d'effet. Dites à des enfans, si vous jugez utiles qu'ils le croient, dites-leur d'un ton positif que l'ouvrage de la Rochefoucault est *superficiel*, celui d'Helvétius *méprisé*, & l'Encyclopédie *dans la boue*, & ils le croiront. Que madame de Genlis adresse aux hommes d'esprit ce qu'elle répete si souvent des persécutions qu'éprouvent le talent & le génie, & les hommes d'esprit comprendront parfaitement ce qu'elle veut dire ».

« De plus, ajoutoit mon ami, il y a d'ordinaire dans un livre deux choses qui se contrarient presque toujours ; le but de l'ouvrage & l'intention de l'auteur. Le but de cet ouvrage est de ramener tout le monde à la raison ; la passion dominante de Mme. de Genlis paroît être d'avoir raison toute seule. De-là la persévérance de son zele à attaquer les réputations & les opinions établies ; de-là le besoin de dire ce contraire de ce qu'ont dit les autres, qui la force quelquefois à se contredire elle-même. Ainsi elle s'éleve avec chaleur contre les philosophes qui ont dit qu'il falloit des passions & qu'il ne s'agissoit que de les bien diriger ; tandis qu'elle préfere à toute autre dévotion celle qui nous porte vers Dieu avec *transport & ravissement*. Elle releve l'épithete d'*esprit fort* dont elle prétend que les incrédules se sont fait un titre d'honneur, tandis qu'elle ne leur fut donnée que par dérision, pour exprimer une prétention & non un mérite ; & de là cette démonstration : *S'il n'y a pas de risques*, dit-elle, *à rejetter la religion, il n'y a aucune force d'esprit à s'en affranchir. S'il y a du risque on fait la plus haute & la plus incompréhensible des folies en la rejettant ; or, on ne peut pas appeler force d'esprit la plus absurde des extravagances*. Religion a part, il s'ensuivroit

de là que la véritable *force d'esprit* n existe pas. Madame de Genlis paroît confondre la *force d'esprit*, qui consiste uniquement à ne voir le danger que là où il se trouve, avec la *force d'ame* qui sait le braver lorsqu'un grand intérêt le commande ».

« Ce besoin d'aller chercher bien loin l'effet qu'on ne peut pas produire par ses propres moyens, semble être le défaut des esprits médiocres & stériles, & par censéquent madame de Genlis n'y devroit pas tomber, car son esprit n'est ni médiocre, ni stérile; tout ce qu'elle dit sans dessein est bien dit, & personne n'a mieux vu qu'elle ce qu'elle a été à portée de bien observer. Ainsi, dans tous ses ouvrages, elle a donné à la tendresse maternelle & filiale un degré d'intérêt qu'on a rarement surpassé; ainsi, dans celui-ci, le chapitre sur les *Gens en place & les Princes* est rempli de fines & sages observations. C'est qu'elle a eu des enfans dont elle a soigné l'éducation, & qu'elle a vu de près des gens en places & des princes. Ce qu'elle dit sur le malheur est d'une personne qui l'a vu sans humeur & l'a soutenu sans foiblesse. Elle paroît avoir éprouvé l'ingratitude, & elle en parle d'une maniere douce & touchante. Ses portraits d'enfans sont presque tous d'après nature; & cette connoissance du

monde, dont madame de Genlis a tiré des tableaux si frappans, lui fournit ici plusieurs réflexions judicieuses, telles que celle-ci :

Il y a des gens si orgueilleux & si remplis de fatuité, qu'ils pensent qu'on les hait dès qu'on n'est pas charmé d'eux. Plusieurs écrivains pourront se disputer l'application de cette pensée.

« Madame de Genlis pensoit peut-être à des personnes de sa connoissance, lorsqu'elle à écrit celle-ci : *Les personnes d'un esprit médiocre qui ont une excessive vanité, aiment mieux se laisser gouverner par celles qui n'ont qu'une supériorité équivoque sur elles, que par des gens d'un mérite éminent & reconnu.* On voit, ajoutoit mon ami, combien madame de Genlis gagneroit à rester à la place honorable que lui ont assigné ses talens & ses succès; mais les femmes qui écrivent sont presque toutes comme les coquettes; elles se présentent timidement, ne songent d'abord qu'à se défendre, & finissent bientôt par attaquer; mais peu instruites naturellement des regles de l'attaque, elles outrent la mesure, épuisent leurs moyens, & déchirent le voile enchanteur qui ajoutoit à leurs graces naturelles, elles nous forcent à juger les charmes & les talens par lesquels on ne demandoit qu'à se laisser séduire ».

Aux rédacteurs du Publiciste.

Il y a long-tems que vous n'avez entendu parler de moi ; ce n'est pas que je n'aye eu souvent la fantaisie de ranimer ma correspondance avec vous ; mais de quoi vous entretenir qui puisse intéresser vos lecteurs? Vous parlerai-je de moi? c'est bien ce que je sais le mieux, mais c'est aussi ce qui intéresse le moins ; de la société? je n'y reconnois plus rien ; de la politique? elle est passée de mode. C'étoit un sujet de discours assez piquant quand tout le monde s'en mêloit ; mais nous nous en sommes si mal trouvés, qu'il faut peut-être remercier Dieu d'être dispensés du soin de nous en occuper. J'aimerois assez à parler de littérature ; elle charme seule les tristes loisirs de la solitude & de la vieillesse. En voyant les querelles qui s'élevent dans les journaux & le ton dont elles se traitent, on pourroit croire que la génération actuelle y met un vif intérêt ; mais je crains bien que ce ne soit une méprise. D'ailleurs, tout est dit sur les ouvrages anciens ; & qu'y a-il à dire sur la plupart des nouveaux? Si on veut louer, on n'est pas sûr de satisfaire celui qui est

l'objet de l'éloge, & l'on est sûr de déplaire à un grand nombre de ceux qui le lisent. La critique est plus aisée & son succès plus sûr; mais elle a aussi ses inconvéniens. On blesse celui qu'on critique sans le corriger, & souvent le censeur est blâmé par celui même que la censure amuse. S'il faut se taire sur les choses & sur les personnes, tâchons au moins de nous entendre sur les mots.

Je lisois, il y a quelque tems, dans le *Journal de Paris*, un éloge de la coquetterie : passe pour cela; on y joignoit celui de la fatuité; mais, en vérité, j'ai peine à reconnoître la fatuité dans la peinture qu'on en fait. Faut-il donc beaucoup d'esprit pour être un fat? gueres plus, je pense, que pour être un sot. Ce que croit le sot, le fat veut le faire croire; & cependant entre eux la différence n'est pas grande. Le sot est persuadé de son mérite, le fat veut en persuader les autres. Pour démasquer le fat, il ne faut que le démentir; le sot se dément lui-même par toutes ses paroles, par tous ses mouvemens. Il y a une espece de fatuité qui n'a pour objet que les femmes; celle-là est toujours assez sûre de parvenir à son but : toutes les femmes sont disposées à croire aux succès d'un homme, comme tous les hommes à la foiblesse d'une femme.

Ce n'est pas au reste de cette espece de fatuité qu'il faut parler maintenant ; elle ne compte plus parmi les travers du moment, & le souvenir du travers qui a existé ne prête gueres plus à la plaisanterie que le souvenir de la beauté qui n'est plus ne peut inspirer l'amour. Duclos a dit quelque part : *La fatuité tombera comme les grands empires, par l'excès même de sa puissance ;* nous avons vu le moment de la crise ; la révolution l'a ruinée. Comme l'ombre a besoin du soleil, la fatuité ne peut exister qu'au milieu d'une certaine décence de manieres. Un fat en Suisse seroit la chose du monde la plus remarquable ; mais ce n'est plus en France qu'il faut le chercher dans sa gloire. Les femmes ont-elles gagné à ce changement ? je l'ignore ; c'étoit en détruisant leur réputation qu'un homme cherchoit à élever la sienne ; c'est aux dépens de leur amour-propre qu'il veut aujourd'hui acheter le triomphe du sien ; on mettoit son ambition à leur avoir plu ; on borne ses desirs à ne se plus soucier de leur plaire ; on comptoit trop sur elles ; on ne les compte plus pour rien. Chacun en tout se resserrant en soi-même, communique beaucoup moins avec les autres ; l'amour-propre semble les avoir oubliés dans ses calculs.

Voyez un jeune homme un peu content de lui ; cette satisfaction n'est point fondée sur le suffrage des autres ; il ne l'a point cherché, il ne veut rien faire pour le mériter. Votre opinion n'ajouteroit rien à l'idée qu'il a de son importance ; votre indifférence n'y change rien. Il revient du spectacle, confondu de l'insolence du parterre qui l'a invité au silence lorsque sa voix couvroit celle des acteurs ; ou il sort du parterre. indigné contre ses voisins qui l'ont prié de ne pas s'étendre sur la banquette lorsqu'il n'y avoit de place que pour s'asseoir. Il n'y a pas un cocher de fiacre qui ne lui ait manqué de respect, pas un ouvrier qui n'ait mérité d'éprouver les effets de son ressentiment. Il jouit de l'étonnement qu'il vous cause, veut se faire un mérite de l'opinion qu'il a de lui, & ne s'occupe point de vous apprendre ce qu'il vaut, mais de vous faire comprendre à quel point il le sait.

Cet autre s'approche de vous pour vous parler de lui, non de ses places, il n'en a pas ; ni des services qu'il a rendus, personne n'a jamais eu besoin de lui ; il n'a pas même l'avantage de posséder quelque fortune ou de manger celle qu'il n'a pas ; mais il vous parlera de lui, de lui qu'il aime & qu'il considere seul ; & il se considere en-

core moins qu'il ne s'aime. Il vous confiera ses goûts, vous entretiendra de ses plaisirs, vous dira ce qu'il a gagné ou perdu *au quinze*, vous détaillera les qualités de son cheval; vous saurez la couleur qui lui plaît, le logement qu'il va prendre, le cabriolet qu'il fait faire. Il ne cherche pas si une telle conversation vous amuse; il lui suffit qu'elle l'intéresse; & il emporte en vous quittant, moins le plaisir de vous avoir occupé de sa personne, que la satisfaction d'avoir parlé de lui.

Un troisieme énonce son opinion; il ne la discute point, il la déclare; il ne l'appuie point de raisons; on voit bien qu'il ne songe pas à vous la faire partager. En un mot, chacun semble s'entretenir avec soi-même & parler pour ses propres oreilles; on ne prétend point à l'opinion des autres, tout au plus à leur attention; la complaisance maintenoit l'union dans la société, l'indifférence y entretient la paix. Ce ne sont plus ces réunions où chacun veut jouir par soi & par les autres, & met en commun ce qu'il a apporté pour contribuer au festin : c'est la salle du restaurateur, où l'on se trouve sans se chercher, où l'on se quitte comme on s'étoit trouvé, où chacun paie son écot, & part lorsqu'il a fini, sans s'embarrasser de ce que font, pensent ou deviennent les autres.

L. D. D. M.

LETTRE

D'un Bordelais à Paris, à son ami à Bordeaux.

Vous voulez, mon ami, que je vous donne des nouvelles de Paris, c'est-à-dire, que je vous parle de la société, des spectacles, des hommes & des femmes. La société change de face à chaque saison; une piece de théâtre qui réussit se joue jusqu'à trois fois; les hommes s'occupent de leurs collets & de leurs pantalons, les femmes de vers & de prose; plusieurs même font des romans, écrivent dans les journaux, discutent dans les salons. La premiere chose que vous demande une femme d'esprit, c'est si vous avez lu *Attala*, & ce que vous pensez du *Discours du missionnaire*. Une femme a dernierement écrit contre les femmes qui écrivent dans un autre genre que le sien; un autre femme a repris celle-ci en l'accusant de plagiat. La guerre se déclare; les voilà auteurs dans les formes, & bientôt on ne sera pas plus étonné de ce qu'une femme fait des livres que de ce qu'elle fait des enfans. Est-ce un bien,

est-ce un mal, se demande-t-on sans cesse; moi je trouve cela tout naturel. De quoi veut-on qu'elles s'occupent? de leur toilette? le sujet est bien borné. Plus de parure, moins de vêtemens, voila la regle; il ne faut pas beaucoup de réflexions pour la comprendre, ni de tems pour s'y conformer. — D'intrigues d'amour? Ah! mon ami, de nos jours le misérable passe-tems qu'une intrigue! C'étoit autrefois l'affaire de la vie d'une femme; je défie qu'à présent elle y trouve l'emploi de plus d'une heure de sa journée. Rien de plus libre que les entrées, de plus simple que la sortie, de moins mystérieux que les rencontres; point de précautions à prendre, point de caintes à concevoir; de-là un sujet de conversation absolument nul, & le tête à tête le plus tendre raccourci au moins d'un tiers. Vouloit-on autrefois se retrouver au spectacle, que de conventions à faire, de combinaisons à former? Il ne s'agit plus maintenant que de louer une loge, ce qui est plus commode & sans doute bien plutôt fait. Plus de tracasseries de société, de ces anecdotes si secrettes pendant deux jours, jusqu'à ce qu'elles fussent publiques le troisieme; rien a s'apprendre, rien à se confier; une nouvelle du jour dont on parle par embarras de se taire, une visite qu'on

prolonge par embarras de la finir. Pendant ce tems-là on calcule ; la bienséance exigeroit encore quelques instans, & comme de coutume, on accorde à la bienséance la moitié de ce qu'elle demande. Joignez à cela ce qu'on gagne d'ailleurs sur les momens de trouble, d'inquiétude, d'attente, qui à la vérité n'étoient pas perdus pour tout le monde ; sur les longues rêveries du jour & les mauvais rêves de la nuit ; & vous verrez que, dans l'arrangement de sa vie, une femme ne peut plus regarder l'amour, ou, ce qui est à-peu-près la même chose, la galanterie, que comme un accessoire.

Toutes n'ont pas eu recours aux mêmes moyens pour y suppléer. Madame du S... a pris en main la gestion des affaires de son mari ; de plus, elle suit le procès de sa sœur, sollicite le congé de son neveu, & s'est chargée hier d'une pétition à présenter au ministre pour l'amie de la belle-sœur de son cousin : il faut bien s'amuser à quelque chose. Elle a fait son ancien cocher commis au *droit de passe*, & son vieux portier va obtenir pour retraite une place de garçon de bureau. Une de ses qualités les plus marquantes est de savoir forcer la porte d'un chef de bureau, faire cent lieues toute seule par la diligence, &

courir les rues de Paris à pied, quelque tems qu'il fasse & à quelqu'heure que ce soit. Elle ne craint ni la pluie, ni le hâle, & les voleurs pas plus que les insolens. Mon ami, ces femmes-là me font peur à moi.

Madame de G.... vient d'arriver de la campagne, où elle avoit habité depuis son mariage. On ne parle que d'elle, on ne voit qu'elle, on n'entend qu'elle. Son abord est plus rassurant qu'obligeant; les hommes la trouvent bonne personne; c'est qu'ils songent moins aux frais qu'elle fait pour eux, qu'à ceux dont elle les dispense à son égard.

Adieu, mon ami, L.... vient d'acheter une terre à douze lieues de Paris; il y va faire un superbe établissement de chasse; on y jouera la comédie & un jeu d'enfer. C'est-là que je compte passer l'été & l'automne. Tous nos amis, qui dînent une fois par semaine chez L...., se réunissent pour vous prier de lui envoyer le meilleur vin de vos cantons, &c. AM. R.

RÉFLEXIONS

Sur un Voyage (1) *d'Afrique, par une femme.*

On ne veut habiter que son pays, & ne connoître que celui des autres; & dans ce dernier cas le plus loin c'est le mieux. Tel parisien qui ne connoît pas la moitié de Paris, s'empresse d'aller visiter l'Italie; & parmi beaucoup de gens qui n'ont jamais lu un voyage d'Italie, il en est peu qui laissent échapper un voyage d'Afrique. La curiosité est sans bornes sur un pays dont on peut tout croire & par conséquent tout dire; & l'intérêt est sûr lorsque l'attente des nouveautés donne de la vraisemblance au merveilleux & arrête l'attention sur des faits ordinaires; lorsque la surprise est également excitée par tout ce qui s'éloigne de nos usages & par tout ce qui nous les rappelle.

(1) *Voyage à la Côte Occidentale d'Afrique, fait en* 1786 *et* 1787; par L. de Grandpré, officier de la marine française.

A ce genre d'intérêt se joint un intérêt de réflexion, lorsqu'on s'arrête sur des contrées ou, comme dans le Congo tant fréquenté par les Européens à l'occasion de la traite des negres, un mêlange de civilisation nouvelle & d'ancienne barbarie, couvre de formes régulieres des mœurs encore sauvages, & trompe sans cesse notre imagination par les mots, en appliquant les noms que nous connoissons à des objets tout différens de ceux qu'ils ont coutume de nous indiquer. C'est une chose curieuse que la traite, considérée par les loix du pays comme le véritable objet de son commerce; qu'un gouvernement dans lequel il n'existe que deux manieres d'être, vendre les autres ou être vendu par eux; dans lequel l'étendue plus ou moins considérable de ce droit de vendre, constitue les différens degrés de dignité; dans lequel le suzerain vend ses vassaux; le prince du sang, le suzerain; le roi, qui il lui plaît, excepté les princes du sang; qu'un pays où il y a des princes du sang, des ministres, un ordre de succession établi dans certains états, un mode d'élection adopté dans quelques autres, une forme d'hommage-lige, des grands vassaux, des grands officiers, & tous, ainsi que le roi, marchant tous nuds, & logés dans des huttes de paille.

Mais ce qu'il y a de plus frappant, c'est de retrouver sous le ciel brûlant de la ligne ce même système de féodalité qu'on a cru long-tems l'ouvrage des peuples du nord de l'Europe ; c'est d'observer la forme de ces gouvernemens tout-à la-fois despotiques & féodaux ; la position de ces souverains revêtus par les loix d'une autorité infinie sur des vassaux presque toujours plus puissans qu'eux, & qu'ils auroient le droit de vendre s'ils avoient le pouvoir de les réduire ; que l'on ne cherche pas à dépouiller d'une autorité sans vigueur ; que leur foiblesse préserve de la chûte, & la facilité des révoltes du danger des révolutions. On aime à observer l'ignorance de ce peuple qui a des loix, un commerce, différentes classes de juges & des jurisdictions très-distinctes, & qui, en même-tems ne connoît ni l'écriture ni les monnoies, non plus que les révolutions du soleil, & cette division du tems que nous désignons sous le nom d'année. Ce qu'il faut remarquer encore c'est le caractere d'une classe d'hommes avides de richesses & privés d'industrie ; la jalousie qui tient les femmes renfermées & l'insouciance qui les laisse presque nues ; l'usage qui veut que pour plus de sûreté l'enfant n'hérite que des biens maternels, usage, par ses causes & par ses effets,

si

si contraire à cet orgueil marital qui, parmi les sujets produit l'esclavage des femmes; de ce même usage résulte le droit qu'ont les princesses de changer à leur gré de mari & de prendre celui qui leur plaît, sans égard à sa volonté. On enleve un mari pour une princesse, comme un esclave pour la traite; le même mot sert à désigner ces deux expéditions, & le résultat en est à-peu-près le même pour le malheureux qui se voit l'objet de la préférenee. Exclus sous peine de mort du commerce, & même de la vue des autres femmes, soumis à l'autorité sans bornes que la sienne conserve sur lui, & dont elle se sert pour le dépouiller des richesses qui l'ont ordinairement fait préférer, sûr d'être renvoyé si-tôt qu'il n'aura plus rien à perdre, il ne voit rien qui puisse le consoler d'un honneur auquel l'opinion n'a pas attaché un prix égal à celui qu'il lui coûte : & dans le fait il seroit difficile d'établir cette égalité pour des hommes, aux yeux de qui tout se cacule en valeur de marchandises. Un missionnaire, à force de soins & de persévérance, avoit déterminé un seul Congo à se convertir; tout s'arrangeoit; le Néophite paroissoit instruit; il ne manquoit presque plus que le baptême; mais vint l'article de l'autre vie, & il fut impossible de passer outre,

parce que le negre ne voulut jamais entendre à aller en paradis si on ne lui payoit son voyage.

Cette opinion qui attache un prix exclusif aux richesses, qui fait du courtier le premier personnage de l'Empire; ces peuples exempts de préjugés & privés de lumieres; cette législation presque toujours en contradiction avec les mœurs; ces vices de la corruption adoptés avec la bonne foi de la vie sauvage, tout semble désigner un état de choses sur lequel ont agi des causes étrangeres; & l'une de ces causes est le commerce des hommes. Tous ces faits nous portent à la réflexion, & la réflexion nous ramene à des faits plus rapprochés de nous. Les causes ne seront pas par-tout les mêmes; les nuances différeront encore davantage; mais par-tout où des circonstances quelconques tendront à changer les loix d'un peuple, les mœurs se détruiront sans être remplacées par d'autres; les loix pourroient revenir, les mœurs ne reviendront pas; le lien une fois brisé se retrouvera trop court; l'opinion, sans aucun point qui la fixe, sera interprétée au caprice de chacun; la vanité remplacera l'orgueil & le besoin de se faire remarquer celui de se voir honoré; le desir de se distinguer cédera à celui de s'enrichir; on ne voudra plus *faire son che-*

min que pour arriver au moyen de *faire sa fortune* ; & alors tous les chemins seront bons ; pourvu qu'ils aboutissent à ce point. Ce n'est pas la peine d'aller au Congo pour voir cela.

AU RÉDACTEUR DU *Publiciste*.

Les bons esprits & les gens de goût se sont élevés souvent contre cet enthousiasme sans mesure, cette admiration sans discernement, qui s'acharne, pour ainsi dire, aux moindres productions d'un auteur célebre, qui le poursuit jusques dans le secret de son porte-feuille, y va chercher ce qu'il n'auroit jamais songé à en tirer, &, selon l'expression d'un grand poëte, *traîne un galant homme en robe-de-chambre & en bonnet de nuit au milieu de la place publique.* Il en est cependant qui, dans cet état négligé, ont encore un assez bon maintien pour n'être pas fâchés qu'on les y surprenne. Le poëte que je viens de citer (Métastase) me paroît être de ce nombre. Parmi des notes qu'il avoit écrites seulement pour lui-même, & pour se rendre compte des impressions qu'il vouloit conserver de ses lectures, j'en ai trouvé plusieurs sur les tragédies qui nous restent d'Eschyle, de Sophocle & d'Euripide. Elles m'ont paru assez piquantes pour mériter d'être communiquées au public. Elles pourront

aussi donner lieu à quelques réflexions utiles à tant de jeunes littérateurs qui paroissent aujourd'hui admirer les anciens sans les lire, ou les lire sans les entendre. La premiere de ces notes roule sur le *Prométhée* d'Eschyle; la seconde sur *les Sept devant Thèbes*. En voici la traduction:

Prométhée enchaîné.

C'est une chose si bizarre & si extravagante que la conduite de cette piece, qu'il seroit bien difficile de lui assigner aucun caractere particulier. L'action se passe en *Scythie, sur un rocher affreux*. La *Force* & la *Violence* arrivent sur la scene, en ordonnant à Vulcain, au nom de Jupiter, d'enchaîner Prométhée sur ce rocher, pour le punir de tout ce qu'il a fait en faveur du genre humain. Malgré sa répugnance à exécuter cet ordre, Vulcain obéit, & non-seulement attache le coupable avec des chaînes de fer qui assujettissent toutes les parties de son corps; mais de plus, il le fixe sur le rocher, au moyen d'un grand clou de diamant qu'il lui enfonce à travers la poitrine; ensuite on le laisse; & Prométhée reste seul, se répand, avec quelque raison, en imprécations contre la tyrannie de Jupiter. Les filles

de Thétis arrivent par les airs pour former le chœur ; de leurs grottes placées au fond de la mer, elles ont entendu le bruit du marteau de Vulcain ; elles viennent pour consoler Prométhée, & apprendre de lui la cause de son malheur. Placé, comme on le voit, d'une maniere assez peu commode pour converser, Prométhée raconte en beaucoup de paroles tout le bien qu'il a fait aux hommes ; il dit que Jupiter est un tyran, qu'il a ravi la couronne à Saturne, mais qu'il sera à son tour détrôné par un autre, & que lui, Prométhée, sait bien de qui il parle ; mais qu'il ne le dira pas. Le chœur lui donne des conseils qu'il repousse. Alors paroît l'Océan, monté sur un animal aîlé, dont on ne nous apprend ni le nom ni la figure. Il vient visiter le patient, le plaint & lui offre sa médiation auprès de Jupiter. Prométhée la refuse, & après beaucoup de discours de part & d'autre, l'Océan s'en retourne comme il étoit venu. Le chœur gémit, donne des conseils, le tout inutilement. Ici, il est interrompu par l'arrivée d'un singulier personnage ; c'est une vache furieuse, qu'on nous dit être Io, fille d'Inachus. Prométhée, toujours avec son clou dans l'estomac, est curieux de savoir l'histoire de la vache ; celle-ci la lui raconte en très-bons termes ; &, en re-

vanche, Prométhée lui dit sa bonne avanture. La vache est reprise d'un nouvel accès de fureur; elle sort, & Prométhée, qui ne peut encore se faire à sa situation, continue ses imprécations. Mais voici Mercure qui paroît : il vient de la part de Jupiter ordonner à Prométhée de nommer sur-le-champ celui par lequel ce maître des dieux doit être détrôné, & s'il n'obéit, ses tourmens vont s'accroître sans mesure. Prométhée se rit de la menace, insulte à Jupiter & à son messager; le ciel s'obscurcit, & au milieu des tourbillons, des foudres & des éclairs, Prométhée s'écrie, invoque sa mere Thémis, & la piece est finie.

Le pere Brumoy ne veut absolument pas convenir que Io paroisse sous la figure d'une vache; mais dans la piece, au vers 590, le poëte la nommé *Boukeró (bubulis prædita cornibus)*; & au vers 675, *Kerasis (cornuta)*; le scholiaste ajoute : *Tès eis boun metabletheisès*. La piece a 1090 vers.

Comme le héros de la piece est cloué contre un rocher & que tout l'ouvrage roule sur les visites qu'il reçoit, il étoit difficile de ne pas conserver l'unité de lieu. Le pere Brumoy n'en admire pas moins Eschyle pour la maniere dont il a su ménager cette unité.

LES SEPT DEVANT THÉBES.

C'EST tout au plus si ce poëme peut mériter le nom de tragédie. C'est un mélange de beaucoup de chants & de quelques récits, dont le style, presque toujours lyrique, est chargé d'images & de métaphores, principalement dans les chœurs. L'action se termine au vers 823, avec le récit de la mort des deux freres ennemis : il reste encore plus de 250 vers, qui ne contiennent que des lamentations, & l'annonce que vient faire un hérault du décret du peuple par lequel Polinice est privé des honneurs de la sépulture, lesquels sont accordés à Etéocle. Nonobstant le décret, Antigone veut ensevelir son frere; le hérault s'y oppose, & la piece finit sans qu'on sache ce qui en arrivera.

Cette piece a 1086 vers.

Dans une scene avec le chœur, Etéocle s'emporte contre les femmes & leurs incommodes terreurs. Cette scene est un hors d'œuvre, un peu long, & tout à fait comique.

LETTRE

Ecrite d'Angers par un pere à son fils.

J'ai lu avec plaisir tout ce que vous me mandez de l'effet qu'ont produit sur vous les débuts de la comédie française. Souvenez-vous, mon enfant, que dans le monde, encore plus qu'au spectacle, il faut s'accoutumer à se rendre compte de ce qu'on éprouve; de ce qui a pu plaire, afin de savoir en renouveller l'impression; de ce qui a blessé pour en adoucir l'effet par la réflexion & l'indulgence.

J'ai été beaucoup moins content de ce que vous semblez m'apprendre avec une satisfaction que je ne puis approuver. Le parterre, dites-vous, a fait preuve de galanterie, en forçant ce jour-là quelques hommes impolis à quitter les places de devant, qu'ils occupoient dans une loge, sans égard pour des femmes arrivées malheureusement après eux. Je loue, mon fils, le zele qui vous abuse;

mais si je me fusse trouvé ce jour-là au spectacle avec votre sœur, & que la personne à qui on eût voulu me forcer de céder ma place à côté d'elle se fût trouvée par hasard une de ces méprisables créatures sur lesquelles une femme honnête ose à peine arrêter ses yeux, *la galanterie* du parterre vous eût-elle paru bien entendue? Ah! ce mot ne peut plus nous convenir, pas plus que la chose qu'il exprime.

Avant de prétendre aux graces de la galanterie, il faut s'être pénétré du sentiment des convenances : mais où le puiser le sentiment de ces convenances, que rien ne nous indique plus? Tout s'est confondu sans s'égaliser. La femme enrichie tient à la femme du monde par son costume, à celle du peuple par son éducation. La femme estimable, du moins par la décence de sa conduite, n'a plus rien autour d'elle qui la fasse distinguer de celles qu'il faudroit mépriser, ne fût-ce que pour l'indécence de leurs manieres.

Il existe à peine dans le monde une ligne de démarcation entre ce qu'on appelloit autrefois *la bonne & la mauvaise compagnie*. Il n'en existe aucune dans les lieux publics, entre la plus intéressante & la plus vile partie de la société. Autrefois des places particulieres au spectacle étoient

destinées à ce qu'on étoit convenu d'appeller *les filles*; la plus élégante d'entre elles n'eut osé se faire voir dans les places réservées aux femmes de la société. Le public en excluoit aussi celles dont le costume faisoit présumer une éducation trop vulgaire. Toute espece de distinctions a disparu; je ne prétends pas dire que ce soit un mal; mais toute habitude de politesse a dû disparoître avec elles. Quand la société ne regle plus les rangs, chacun est forcé de garder le sien; & quel homme chargé de protéger une femme modeste, voudra consentir à laisser se placer prés d'elle une femme dont les manieres peut-être indécentes, souvent grossieres, peuvent attirer sur elle tous les regards? Comment consentir à la voir partager l'attention publique avec celle que tous les regards désignent au mépris?

Mon parti est bien pris, & je n'aurois eu même qu'à consulter là-dessus votre sœur. Vous ne pouvez imaginer la frayeur que lui ont inspirée les réflexions qui me sont venues naturellement à la lecture de votre lettre. Elle est à cet âge où l'on apperçoit le vice comme un objet lointain, dont on commence à soupçonner l'existence sans en pouvoir encore distinguer la nature. Elle a entendu parler des foiblesses de quelques femmes;

elle y croit, mais ne les comprend pas. Il a bien fallu lui dire un mot de l'impudence de quelques autres; pour celles-là, elle n'imagine pas qu'elles puissent être faites extérieurement comme elle; & l'idée de se trouver à côté de l'une de ces femmes l'a frappée comme la chose du monde la plus effroyable. Mandez-moi, mon fils, si le parterre continue à se montrer aussi *galant*; alors je renoncerois au voyage que je comptois faire à Paris pour mener votre sœur au spectacle, qu'il seroit tems cependant qu'elle apprît à connoître.

Je ne vous parle pas d'une chose que vous blâmez sûrement, puisque vous ne m'en dites rien; je veux dire du bruit que l'on a fait à cette même représentation pour obliger une femme à ôter son voile. *L'examen*, ajoute un journaliste qui rend compte de ce fait, *l'examen a constaté que si elle couvroit son visage, ce n'étoit pas par modestie.* Ainsi donc, sans avoir commis la moindre imprudence, une femme honnête peut se voir l'objet d'une scene publique dans un spectacle, & d'une remarque désobligeante dans un journal! Je ne crains point pour votre sœur une remarque semblable; mais je ne voudrois point qu'on imprimât dans un papier public que ma fille est jolie. Si vous pouviez avoir pris part aux

clameurs qu'il paroît que l'on s'est permises à cette occasion, je vous demanderois quel en a pu être le motif. En quoi un voile pouvoit-il blesser la décence, ou le respect dû au public? Depuis quand ne seroit-ce plus un vêtement de pudeur & de modestie? Dans les pays où les mœurs imposent aux femmes le plus de décence & de réserve, ne paroissent elles pas voilées dans les temples & dans les lieux publics? Je pourrois vous dire que respecter le public, c'est avoir soin de n'être en sa présence ni familier, ni étourdi, ni inconsidéré; de n'en faire ni le confident de ses foiblesses, ni le témoin de ses folies. Mais c'est parce que vous savez tout cela que je suppose que vous n'avez été pour rien dans une semblable scene, que vous aurez assez respecté le public pour ne pas vous joindre à cette troupe de foux qui ne composent pas le public, qui crient parce qu'ils trouvent plus divertissant de crier que de se taire, & que d'autres imitent, parce qu'ils aiencore mieux faire du bruit que d'en entendre. Ceux-là demandent une chose sans savoir pourquoi; jugent qu'elle leur est due, parce qu'ils l'ont demandée; se croient irrités de la résistance qu'on leur oppose; & comme ils pensent avoir

livré un combat, s'imaginent enfin remporter une victoire, dont ils rougiroient, s'ils avoient mis, à y réfléchir, la moitié du tems qu'ils ont mis à l'obtenir.

DES SÉPULTURES

ET

DES ENTERREMENS.

La morale semble être aujourd'hui pour nous au nombre des langues mortes. Après dix siecles de barbarie, il fallut rapprendre le latin; après dix ans de révolution, il faut refaire la morale. On est obligé de chercher des principes pour remplacer les habitudes détruites; on s'épuise à fonder en raison ce qui paroissoit auparavant tout simple, à prouver ce que personne ne contestoit; & ce qu'on gagne sur-tout à cela, c'est de se persuader que la morale, toute raisonnable qu'elle est, ne s'apprend pas plus que l'éloquence par le raisonnement. Il ne faut pas vouloir enseigner aux gens ce qu'ils savoient en sortant de nourrice; on a vu quelquefois des hommes ne pouvoir retrouver en plein jour le chemin qu'ils avoient coutume de suivre sans peine pendant la nuit.

Depuis quinze cents ans, l'usage régloit en France la forme des sépultures, & l'on ne songeoit

pas plus à se l'expliquer qu'à s'y soustraire. Quelques années se sont écoulées, & maintenant on se croit presque obligé de nous prouver qu'il faut enterrer les morts. Pour nous le persuader, on va chercher des exemples dans l'histoire de toutes les nations anciennes & modernes, sauvages & civilisées; & en nous prouvant l'universalité des honneurs rendus à la sépulture, on nous a du moins conduits à réfléchir sur les bizarres conceptions de ces législateurs, qui, voulant nous gouverner par des loix purement humaines, commençoient par étouffer en nous les sentimens les plus naturels à l'humanité. On a senti la nécessité d'y revenir; mais on n'a pu jusqu'à présent en établir que les apparences. Les institutions sont meilleures, mais l'esprit n'a pas encore changé. Le peuple, il y a six mois, ne regardoit pas les enterremens; ceux qu'il voit à présent n'excitent que sa curiosité. Les morts sont traités plus décemment, mais les vivans n'y ont rien gagné. Il faut bien se le dire; par-tout où il y aura quelque chose à voir, le peuple ne considérera qu'un spectacle, & pour le peuple tout spectacle est une fête.

Voilà ce qu'on n'a pas assez senti en rédigeant tous ces mémoires présentés à l'institut,

ces

ces projets sans nombre qui tous semblent avoir pour objet d'embellir nos funérailles plutôt que de les honorer. Les fleurs, les emblêmes, les jardins, les monumens semblent se le disputer pour y faire disparoître l'idée de la mort qu'il ne faudroit qu'adoucir, pour détourner vers des objets accessoires, l'attention qu'il faudroit fixer sur une idée principale. Et qu'on n'espere pas même exciter l'admiration passagere de ceux dont on amuse les yeux, ni éblouir des hommes chez qui les travaux pénibles ont éteint l'imagination, que l'habitude des maux & des jouissances absolument physiques a accoutumés à réduire tout au simple. Le peuple admire beaucoup moins encore qu'il ne juge.

Un enterrement considérable traversoit, il y a quelque tems, les rues de Paris; les passans s'arrêtoient pour considérer un immense corbillard, auquel servoient de cortege un grand nombre de voitures drapées; & comparant les dimensions du cercueil qu'on dépose sur le char avec celles du corps qui y étoit renfermé, *il doit être là dedans bien à son aise*, se disoient-ils entr'eux; & cette remarque excitoit leur gaîté. Dans cette cérémonie, où l'on avoit rassemblé tout ce qui pouvoit la rendre imposante aux yeux, ils ne remarquoient autre chose que des disproportions qui se

rencontreront toujours dans toute pompe dont l'objet n'est que de transporter hors de la ville un cadavre qu'on ne veut pas laisser se corrompre au-dedans des murs. Pour que les honneurs invitent au respect, il faut que celui à qui on les rend puisse y être supposé sensible.

Au lieu donc de chercher à frapper nos yeux, c'est cette opinion qu'il faudroit s'attacher à réveiller; cette idée d'une sensibilité morale existant encore dans l'être devenu incapable de toute sensation; cette idée si naturelle en nous, la premiere & la derniere illusion de la douleur qui regrette, le refuge de la nature effrayée de l'anéantissement. Les morts durent sans doute à cette seule idée les premiers honneurs rendus à leurs dépouilles, & seule elle veille encore quelquefois à l'entrée de leurs tombeaux. Voyez cette femme, cette mere, arrosant de ses pleurs les restes de l'époux, du fils, que la mort vient de lui enlever. Est-ce à une masse insensible qu'elle prodigue les marques de sa tendresse? est-ce à la ressemblance de ce qu'elle a aimé? Non; c'est à ce qu'elle aime encore. Les honneurs dont on environne sa sépulture ne servent pour elle qu'à écarter l'idée d'un abandon effrayant; & si elle va pleurer sur sa tombe, c'est pour qu'il entende de plus près

les accens de sa douleur. Et le mot tant répété de ces sauvages de l'Amérique septentrionale, à qui l'on proposoit d'abandonner leur terre natale : *Dirons-nous aux ossemens de nos peres, levez-vous & suivez-nous dans une terre étrangere ?* Que peut-il exprimer, sinon la crainte de troubler le repos des *ossemens de leurs peres ?*

Mais pour que le respect accompagne les obseques des morts, laissons à la douleur le soin d'en ordonner la pompe; elle ne sera point environnée d'ornemens, de parures emblématiques, mais d'un cortege d'amis pleurant autour du cercueil.

Il existoit autrefois une classe d'hommes, amis par devoir de tous les malheureux, chargés par état de soulager les pauvres, de consoler les mourans, d'entourer & protéger les morts. Comme ils étoint attachés à un ministere saint, tout ce qui étoit compris dans leur ministere acquéroit un caractere respectable; tout ce qui étoit commis à leur garde devenoit un objet sacré. Tant que l'homme respiroit, la société pouvoit le soumettre à ses loix; dès qu'il étoit mort, remis entre leurs mains, ses restes ne dépendoient plus que des loix de la religion. La puissance divine suppléoit à la force qu'il n'avoit plus pour se défendre, le

couvroit de sa dignité pour qu'il pût se faire respecter encore ; une terre consacrée le recevoit comme un dépôt inviolable ; sur son passage des chants religieux imposoient silence a toutes les voix humaines ; & averti par la présence de ceux dont la présence lui commandoit toujours le recueillement & le respect , le peuple confondoit dans sa vénération le ministre, la cérémonie, la loi qui l'avoit prescrite, & l'individu qui en étoit l'objet.

Cette classe n'existe plus ; mais les hommes qui la composoient, long-tems proscrits, dispersés, commencent à reparoître. Ce n'est pas au moment qui vient de rendre la liberté à leurs opinions privées, qu'on osera se plaindre des bornes imposées encore à l'exercice public de leur ministere ; mais en contemplant avec reconnoissance combien de barbaries ont été arrêtées, d'injustices réparées, ne sera-t-il pas permis de desirer qu'un tems arrive où, du milieu des décombres de tant d'institutions qui ont corrompu les mœurs du peuple, on fasse sortir la seule institution capable de les lui rendre? Long-tems témoin du triomphe du crime, ce peuple a besoin de croire à une doctrine qui place immédiatement la récompense à côté de la vertu ; long-tems invité à la

haine au nom du bien de tous, il lui faut une loi bienveillante qui le ramene à l'amour de chacun des individus. Mais sur-tout livré tour-à-tour pendant long-tems aux opinions diverses des différens partis ; arraché continuellement par ses nouveaux intérêts à ses anciens sermens ; placé quelquefois entre la désobéissance & le crime, il demande que des principes positivement reconnus, fixant ses idées encore errantes, lui apprennent à ne plus séparer ce qu'il doit respecter de ce à quoi il lui faut obéir, & qu'enfin la sanction de l'autorité ôte tout refuge à l'indifférence, comme elle ôte tout prétexte & toute excuse à l'esprit de révolte.

EXTRAIT

D'UNE LETTRE D'IRLANDE.

Me voilà dans le pays des Fées, qui n'est pourtant pas celui des enchantemens. Nulle part on ne rencontre autant de fées qu'en Irlande. Il en habite une sur chaque monticule; il en passe une dans chaque tourbillon de poussiere, & le paysan qui les rencontre ne manque pas de leur dire : *Dieu vous bénisse.* Appartiennent-elles à l'ancienne mythologie ou aux nouveaux dogmes? sont-elles chrétiennes ou payennes, sorcieres, anges ou diables? c'est ce que je ne sais pas, & je crois que les bons Irlandais y ont encore moins pensé que moi. Ils sont d'ailleurs très-attentifs à se conserver la bienveillance de ces êtres merveilleux, en respectant les collines sur lesquelles elles ont établi leur habitation. Il y avoit autrefois un grand avantage à être bien avec les fées; elles prenoient soin des voyageurs, les transpor-

toient endormis dans des palais souterrains, où elles leur faisoient goûter toutes sortes de plaisirs. Il paroît qu'à présent elles se communiquent moins, & vivent un peu sur leur ancienne réputation.

Un de leurs emplois étoit d'annoncer les morts. Elles avoient le même privilege dans le Nord de l'Ecosse, où elles étoient connues comme en Irlande, sous le nom de *Banshées*. Lorsqu'ils devoit mourir une personne considérable, la *Banshée* paroissoit dans les environs sous la figure d'une vieille femme, & faisoit entendre une voix plus qu'humaine. Les peuples les moins civilisés sont en général ceux qui paroissent attacher les plus d'importance à la mort ; mais il semble qu'ils l'aient considérée comme un grand événement plutôt que comme un malheur ; qu'elle les étonne plus qu'elle ne les afflige. Elle est chez eux accompagnée de prodiges plutôt que de regrets. Je n'ai pas vu de pays où elle fut environnée de plus d'appareil qu'en Irlande, & peut-être de moins de respect & de douleur. De toutes les calamités de la vie, la plus grande pour un Irlandais, seroit de ne pouvoir se préparer un bel enterrement. De toutes les cérémonies, celle qu'il consentiroit le moins à manquer, c'est un enter-

rement. On s'occupe les dernieres années de sa vie à économiser pour ses funérailles, & un mendiant vous demande de quoi se faire enterrer. On se rendra à l'enterrement quelque part que l'on sache qu'il s'en fait un; on le suit à quelque lieu qu'il passe; mais ce qu'il y a de plus couru, ce sont les *veillées des morts*.

Sitôt qu'un Irlandais a rendu le dernier soupir, sa famille s'assemble devant sa cabane, & par un hurlement qui se répete en chœur, avertit tout le voisinage. Hommes, femmes, tout le monde accourt, & quand la nuit vient, on place le mort dans une grange; on s'assemble tout autour, & le hurlement recommence : il a des regles, une mesure connue, & doit durer un certain tems. Les vieilles femmes sont fort recherchées dans ces sortes d'occasions, parce qu'elles ont la voix perçante & se font entendre de loin. Bientôt on distribue des gâteaux, des pipes & de l'eau-de-vie; on parle du mort, puis des affaires du tems, puis du tems passé. Les pipes & l'eau-de-vie se renouvellent, les vieux s'endorment, les jeunes s'éveillent, les discours finissent, les jeux commencent, &, dit le proverbe irlandais, *il se fait à l'enterrement plus de mariages qu'à la nôce*. Aussi la veillée des morts est-elle pratiquée, non-

seulement dans toute l'Irlande, mais encore à Londres & dans tous les endroits de l'Angleterre où il se trouve un certain nombre d'Irlandais réunis.

Je n'aurai pas grand chose à vous dire d'ailleurs du paysan irlandais : il est pauvre, opprimé, & menteur comme il doit l'être dans un pays où la civilisation introduite parmi les classes supérieures, en éteignant les passions cruelles, n'a laissé subsister que celle de l'argent; tandis que l'ignorance du peuple & son manque d'industrie ne présentent à l'avidité d'autre moyen que l'injustice, à la misere d'autre ressource que la fraude; où l'inférieur a tout à gagner s'il vous en impose, & rien à perdre s'il est surpris en mensonge. Un tel peuple doit mentir comme les enfans, de bonne foi, s'il est permis de s'exprimer ainsi, sans finesses, sans subterfuges, sans arrangemens avec sa conscience. Un Italien ment pour vous tromper; un Irlandais ment pour mentir.

C'étoit sur-tout avant la réunion que les seigneurs irlandais exerçoient chez eux une autorité presque despotique. Je passois l'autre jour devant un château sur lequel on m'avoit raconté beaucoup d'histoires : j'y entrai & m'adressai à un vieux domestique que je trouvai balayant l'esca-

lier avec sa perruque, comme c'est l'usage dans les anciens châteaux d'Irlande, où les perruques servent à toutes sortes d'offices. Il me raconta qu'un maître de ce château y avoit tenu sa femme enfermée pendant vingt ans, sans la laisser communiquer avec personne. Ce fait étoit connu de tout le monde, & personne ne s'en inquiétoit. Quand le mari donnoit à dîner à ses amis, il avoit coutume d'envoyer proposer à sa femme un plat de sa table, & celle-ci répondoit ordinairement qu'elle n'avoit besoin de rien, & qu'elle présentoit ses respects à la compagnie. Elle avoit conservé quelques bijoux; ne sachant comment les dérober à la connoissance de son mari, elle trouva moyen de les confier à une vieille mendiante qui passoit quelquefois sous ses fenêtres, & de lui indiquer les personnes auxquelles elle vouloit qu'ils fussent portés en Angleterre. Les bijoux furent fidélement remis. Son mari mourut enfin : quand on le lui apprit, elle imagina qu'on vouloit se moquer d'elle : la pauvre créature le croyoit probablement immortel. « Je l'ai vue quand » elle sortit d'ici, ajouta le vieux domestique; » elle avoit l'air égaré & pouvoit à peine distin» guer une personne d'avec une autre. La pauvre » dame n'avoit, pour toute coëffure, qu'une per-

ruque comme la mienne ». En disant cela il se remit à essuyer les tables & les chaises avec cette même perruque, que je revis sur sa tête l'instant d'après, &c.

Nota. *Les détails qu'on vient de lire sont tirés d'une relation d'Irlande, écrite en allemand. L'auteur de ces feuilles n'a fait qu'abréger le récit, & lui donner une autre forme.*

BETZI,

ou

L'AMOUR COMME IL EST,

*Roman qui n'en est pas un ; précédé d'*Entretiens philosophiques & politiques.

Le recueil dont on donne le titre mérite d'attirer l'attention des gens de goût. On n'en nomme point l'auteur, mais ce ne peut être qu'un homme de beaucoup d'esprit & un écrivain élégant, qui sait unir la politique à la philosophie, l'imagination à la raison. Parmi beaucoup de choses à louer, il y en a aussi qu'on peut reprendre. *Betzi* n'est pas en effet un *roman comme un autre*, & c'est un mérite bien rare ; mais nous ne croyons pas qu'il peigne fidelement *l'amour comme il est* ; si cela étoit, il faudroit brûler nos romans & nos drames. Une courtisane qui non-seulement a deux amans, l'un par gout, l'autre par intérêt, ce qui est fort commun ; mais qui en favorise deux à-la-fois qu'elle prétend aimer également, ne présente pas heureusement nne peinture vraie de ce qui se

passe dans la société, même dans le monde le plus corrompu. Cependant que cette idée générale du caractere de *Betzi* ne prévienne pas trop nos lecteurs contre cette séduisante créature; il n'y a rien que l'art & le gout ne sachent adoucir à un certain point.

Peu d'événemens extraordinaires, & cependant un intérêt assez neuf, souvent même touchant; quelques sentimens qu'on pourra trouver bisarres, mais beaucoup d'autres qui plaisent autant par le naturel que par l'élégance d'expression qui les accompagne; enfin, à côté de quelques situations un peu romanesques, une grande vérité de détails, une philosophie très-franche, quelques peintures peut-être un peu vives, mais d'une touche au moins fort décente; voilà ce qu'on aime à voir dans *Betzi*, & ce qui laisseroit peu de chose à desirer, si la nature même du sujet n'avoit fourni à l'auteur des situations que lui reprocheront sans doute les personnes d'une morale sévere, & même celles qui, moins irréprochables, n'ont pas cependant laissé passer jusqu'à leur esprit les égaremens de leur cœur. *Les hommes*, dit madame de Staël, *peuvent abandonner leurs actions au vice; mais jamais leur jugement.* C'est donc avec leurs opinions qu'il faut s'attendre à compter, & non pas avec leur conduite.

De plus, s'il faut citer encore le même auteur, *étudier l'art d'émouvoir les hommes, c'est approfondir les secrets de la vertu.* L'histoire de Betzi en offre une double preuve. Quel est le moment où elle nous intéresse le plus, n'est-ce pas lorsque cette ame, livrée au vice avant d'avoir pu le connoître, apprend avec l'amour les vertus dont elle avoit ignoré même le nom, qui ne seroit touché de voir une femme, dans un état si vil, qu'on n'eût pas daigné lui prescrire des devoirs, trouver d'elle-même des devoirs à remplir & des sacrifices à faire; & renonçant au bonheur sans chercher l'estime, abandonne l'amant qui lui est cher pour se conserver au bienfaiteur qui l'aime, qui a tout perdu, & à qui il ne reste plus qu'elle. Mais lorsque rendue à la liberté par la mort de ce bienfaiteur, rendue par le calme du bonheur à ses premieres habitudes, elle décore du nom d'*amour* quelques-unes des maximes du libertinage, tout l'art de l'auteur, tout le charme d'un caractere aimable & singulier suffiroient-ils pour soutenir l'intérêt, & même prévenir le dégoût, si on ne nous montroit bientôt cette Betzi toujours séduisante, devenue enfin sensible au besoin de l'estime, à celui de toutes les vertus; & pénétrée désormais de la bassesse de son état, incapable de le supporter plus long-

tems, sacrifiant le bonheur de l'amante au titre d'épouse, & l'homme qu'elle aime le mieux à celui qu'elle croit pouvoir aimer sans honte. Mais restons-en là, & tâchons d'oublier une derniere partie, trop capable de nuire à l'effet déjà incertain de la premiere. Alors, quelques reproches qu'on puisse se croire en droit de faire à ce roman, ils ne pourroient nullement porter sur le fond de l'ouvrage. C'est même un spectacle moral & touchant que celui d'une jeune personne qui, destinée à jouir sans inconvénient de tous les plaisirs de la vie & de tous les agrémens du vice, au sein même d'une si séduisante ivresse, ne peut se croire heureuse, si elle ne retrouve sa place dans l'ordre des mœurs & de la société. Le développement des vertus dans une ame naturellement bonne, mais entourée des préjugés & des illusions les plus propres à la corrompre, paroît avoir été le principal but de l'auteur; mais en peignant avec vérité les différentes nuances qui doivent marquer le passage progressif du vice à la vertu, peut-être falloit-il accorder davantage à cette délicatesse de sentiment, qu'on cherche dans les romans, parce qu'elle semble s'y être réfugiée.

La situation la plus hasardée est sans doute le moment où l'héroïne semble se partager de la

meilleure foi du monde entre deux amans qui l'adorent également. Mais en la blâmant beaucoup, on conviendra peut-être que cette situation est rendue vraisemblable, & s'il est possible, moins choquante dans les circonstances données. Elle n'est pas d'ailleurs sans exemple dans les romans. Il n'est personne qui, parmi les ouvrages de l'auteur de Clevelaud, n'ait vingt fois cité le séduisant épisode de Manon l'Escaut, &, si l'on s'est intéressé à cette maîtresse du chevalier des Grieux, si tendre & si coquette, si constante & si légere, cédant sans cesse à la crainte de la pauvreté & au desir d'enrichir son amant, comment, le premier mouvement passé, s'étonneroit-on de voir Betzi accorder sans répugnance à l'amitié des droits que le malheur de sa position ne lui avoit pas permis de réserver à l'amour?

Ce qui doit aussi désarmer la censure, c'est que, bien loin du ton dogmatique de ceux qui, en avançant des maximes dangereuses, semblent vouloir bien moins pallier un vice que rabaisser une vertu, l'auteur ne se présente jamais que de la maniere la plus modeste. La foiblesse qu'il excuse, il la montre comme une foiblesse; ou s'il annonce une opinion un peu hasardée, c'est toujours en la faisant passer par la bouche de Betzi,

de

de la personne à qui sa conduite & son état doivent ôter toute espece de confiance. Enfin cet ouvrage aura beaucoup de mérite pour les personnes que l'intérêt des détails, la finesse des observations, & l'élégance du style rendent indulgentes sur des défauts d'un autre genre.

Aux rédacteurs du Publiciste.

En passant l'autre jour à la date un peu ancienne de mon extrait baptistaire, je m'avisai de rechercher celle de la derniere lettre d'amour que j'eusse reçue de ma vie; cette comparaison me mit d'assez mauvaise humeur, & c'est dans cette disposition que j'ai été voir la *Coquette corrigée.*

Un vers heureux & d'un tour agréable
Ne suffit pas; il faut une action,
De l'intérêt, du comique, une fable,
Le ton du monde & de la passion,
Pour completter cette œuvre du démon.

Mais c'est pour completter cette autre *œuvre du démon*, quon appelle une *coquette*, qu'il faut bien autre chose que ce que j'ai vu là. Savez-vous bien ce que c'est qu'une coquette, jeunes gens qui applaudissiez avec transport une actrice bien jolie & bien mise? En avez-vous jamais rencontré? Vous voyez dans une fête une femme parée, brillante, admirée, toujours en mouvement, toujours suivie. Elle ne peut suffire à la foule de ceux qui la regardent pour l'avoir vue, qui s'adressent à

elle pour lui avoir parlé. On admire autant son goût que sa grace, & son ajustement que sa figure : croyez-vous que ce soit-là une coquette? Regardez dans un coin cette autre femme que vous n'aviez peut-être pas apperçue; sa parure est simple; les nombreux avantages qu'elle en emprunte sont si imperceptibles qu'on les attribue à sa personne. Elle ne s'est point fait remarquer; mais deux ou trois hommes sont restés près d'elle toute la soirée. Ils vont la quitter contens d'eux, contens d'elle, qui, peut-être, se moque d'eux en son cœur. Demain, celle que l'on a tant regardée, tandis qu'on parlera d'elle demeurera seule dans son appartement; demain, celle dont on ne parlera pas verra naître autour d'elle les desirs, qu'elle feindra d'ignorer pour les laisser croître, & qu'elle n'appercevra que lorsqu'elle pourra impunément les désespérer.

A ceux que vous avez vus près d'elle, d'autres vont bientôt succéder, & d'autres se joindront encore à ceux-ci. Tous ne l'aimeront pas, mais tous seront prêts à l'aimer au premier instant où elle le voudra bien. Celle qu'on voit par-tout n'est recherchée que dans la foule; si elle aime, bientôt affichée, elle sera peut-être obligée de s'afficher elle-même pour attirer ou retenir. C'est

en se dérobant à la vue que l'autre vous entraîne sans que vous ayez pu prévoir où elle devoit vous conduire. Près d'elle on n'est pas même bien sûr d'espérer ; celui qui se flatte ne sait pas trop du moins sur quoi se fondent ses espérances ; & quand elle l'aura rendu bien malheureux, il ne pourra pas vous dire trop positivement en quoi il croit avoir à se plaindre d'elle. Quelques-uns s'éloigneront d'elle, la haïront peut-être sans trouver à en dire du mal ; d'autres lui resteront attachés sans trop imaginer quel bien ils pourroient en dire. Elle conservera le don de séduire par-delà l'âge de plaire, & quand elle perdra sa jeunesse, celui qu'elle aura mis son étude à désespérer comme amant, finira peut-être encore par se croire son ami.

Ce n'étoit pas, en effet, une pareille coquette qu'il falloit nous peindre pour faire peur aux femmes de ce nom : il valoit bien mieux nous représenter une femme qui donne en quatre jours des espérances, un aveu, un congé, & recommence aussi-tôt qu'elle a fini ; qui parle d'amour, prétend sentir & avoue l'amour, & ne conçoit pas.

Ce qu'au bout de dix jours on peut se dire encore ;

qui, pour séduire un homme raisonnable, fait

parade à ses yeux de la plus inconcevable légéreté, lui vante les plaisirs & lui détaille les moyens de la coquetterie. J'aimerois autant entendre Tartuffe afficher l'athéisme & développer à Orgon les secrets & les avantages de l'hypocrisie. Ensuite, tête-à-tête avec ce même homme, elle commence par lui parler de son amour pour elle, quoiqu'il ne lui ait jamais dit un mot de cet amour; lui soutient en face qu'il l'aime, tandis qu'il lui jure qu'il n'en est rien; lui ordonne de la regarder; lui demande ce qu'il résulte de cet examen, & lui témoigne que ses expressions ne sont pas assez tendres, parce qu'en effet elles ne le sont point du tout. Puis, c'est un *roué* qui veut corrompre une femme sans devenir son amant, & s'imagine la pervertir en lui débitant des *maximes* contre la décence; puis une présidente, prise on ne sait où, & qu'on ne recevroit nulle part; en un mot, au lieu des mauvaises mœurs de la bonne compagnie, tous les ridicules de la mauvaise.

Mais il y a de l'esprit dans cette piece, j'en conviens; beaucoup de vers marquans, d'accord; des sentimens honnêtes, à merveille; deux rôles charmans à jouer, oui, & sur-tout deux acteurs imitables. Il faut revoir *la Coquette corrigée*, puisqu'on y trouve une tante que je préférerois,

moi, à toutes les nieces du monde ; puique Molé, à plus de soixante ans, y fait plaisir dans le rôle d'amoureux, & n'est déplacé que lorsque des étourdis en veulent faire un petit-maître, ce qui ne convient pas plus à son rôle qu'à son âge. Il faut la revoir, ainsi que toutes ces pieces données depuis quarante ans, où, comme disoit Voltaire, on a si bien *indiqué tous les petis chemins du cœur sans en jamais trouver la grande route*. Je ne demande même pas pourquoi l'on ne nous fait pas voir quelquefois d'autres choses. Je ne desire plus qu'on nous redonne Moliere & Regnard, depuis que j'ai vu un jeune homme, sortant du parterre après une réprésentation du *Médecin malgré lui*, jetter la porte avec humeur en disant : *Ma foi, on n'a jamais rien entendu de si bête*. Mais je demande pourquoi il nous faut tant de fracas dans la tragédie, & si peu d'action dans la comédie ; des farces si plattes, & des comédies d'un ton si relevé ? Comment enfin Racine paroît trop foible à ceux qui s'extasient sur *la Coquette corrigée* & de beaucoup moins bonnes pieces du même genre, & comment Moliere n'est pas assez châtié pour des gens qui vont pâmer de rire chez *Madame Angot* ou au *Désespoir de Jocrisse*.

L****, ancien capitaine de cavalerie.

LETTRE

A un défenseur de la Philosophie.

Quoi ! sérieusement, mon ami, une brochure toute entiere sur quelques pages de journaux, sur quelques passages épars dans quelques volumes ! une réponse en regle à ce qui se débite tous les jours ou tous les deux jours contre Voltaire, & contre ce qu'on appelle les philosophes ! Me vous voulez faire imprimer cela ! eh ! bon dieu ! pourquoi faire ? Est-ce pour prouver que Voltaire est un grand poëte & *Zaïre* une piece touchante, ou bien que le mot de *philosophe* n'est pas exactement le synonyme de *septembriseur*, &c. ? Mon ami, les gens à qui vous voudriez l'apprendre, en sont aussi persuadés que vous ; mais ils ont leur raison pour écrire ce qui vous blesse si fort. A l'égard de ceux qui ont la simplicité de croire à ces capucinades anti-philosophiques, ils ne sont pas dignes de votre colere.

Madame Geoffrin disoit plaisamment *qu'il ne falloit pas donner des conseils à ceux qui en avoient besoin.* Il est aussi des vérités qu'il seroit presque ridicule de vouloir prouver à ceux qui les contestent.

Vous savez, du reste, que les déclamations ne se réfutent que par des raisonnemens, & quant à ces idées *neuves* qu'on s'amuse à jetter de tems en tems à la tête des sots pour tâcher d'attirer l'attention des gens d'esprit, gardez-vous de vous laisser prendre à ces petites ruses de charlatans : les réputations, confirmées par le tems, sont à l'épreuve de pareilles atteintes. Si celle de Racine a survécu à ces arrêts de cotterie portés contre lui par quelques gens d'esprit de son tems, celle de Voltaire se tirera sans vous aussi de la petite conjuration que l'esprit de parti a ourdie contre sa mémoire.

Mais vous vous affligez, dites-vous, de voir rattacher ces puérilités à des opinions importantes ; vous trouvez ridicule que la religion & les mœurs soient ramenées à tout propos dans la discussion la plus frivole ; qu'on ne puisse défendre Voltaire sans être déclaré *philosophe*, c'est-à-dire *athée*, c'est-à-dire *révolutionnaire*, ou pis encore, si cela étoit possible ; car c'est

ainsi que les idées s'enchaînent dans la tête de beaucoup de gens. La diversité des opinions en littérature maintient la ligne de démarcation qui commençoit à s'effacer entre les différentes opinions politiques, & tel avoit conservé jusqu'à présent sa réputation en politique, pure comme sa conduite, qui, de ce moment ci, pourra bien être perdu dans l'opinion de certaines personnes, si l'on découvre qu'il accorde encore du génie à Voltaire, de l'éloquence à Rousseau; qu'il trouve de l'imagination dans les écrits de Diderot, de l'intérêt & de l'instruction dans l'*Histoire philosophique des deux Indes.*

Vous voudriez qu'on pût, sans encourir l'anathême, admirer les vers de Voltaire un peu plus ou un peu moins que ceux de Racine. Je voudrois, comme vous, qu'il fût permis de louer même ceux de Pradon, si cela pouvoit faire plaisir à quelqu'un. Le misantrope, en parlant de mauvais vers, dit bien qu'*un homme est pendable après les avoir faits*, mais ne veut pas qu'il soit damné pour les avoir approuvés; nos journalistes feroient bien d'imiter la modération d'Alceste; mais qui les ramenera à ce point-là? Ce ne sera ni vous, ni moi, ni le public.

Quel seroit votre objet en publiant les ré-

flexions que vous m'avez communiquées? Vous vous élevez contre ceux qui croient ne pouvoir défendre la morale & la religion qu'en dépréciant l'esprit, les lumieres & l'usage de la raison même. Au moment où un mouvement général ramene tous les esprits vers un même but, le rétablissement des principes nécessaires au maintien de la société, vous craignez que l'emportement & l'exagération des idées avec lesquelles quelques personnes défendent ces mêmes principes, n'en éloigne de nouveau ceux à qui une triste expérience a fait sentir au moins la nécessité de les respecter; que cet excès enfin ne produise un excès contraire. Tranquillisez-vous, mon ami; jamais de si petits moyens n'ont fait perdre ou gagner une si grande cause. Le besoin du repos et de la sécurité, une expérience si imposante, des souvenirs si terribles qu'ils effacent tout ce qui nous avoit frappés autrefois, l'appui du gouvernement, si, comme il est permis de l'espérer, il donne sa sanction à des institutions nécessaires; voilà ce qui garantit désormais ces institutions. Tous les écrits pour & contre n'y feront rien. Qu'un homme privé énonce donc aujourd'hui son sentiment en faveur de la religion de ses peres, il y peut

voir l'avantage de se faire connoître par un sentiment honnête & raisonnable ; à la bonne heure : tant de gens ont cherché à marquer par des atrocités & des absurdités ! Et voici ce qui arrive : le besoin de se distinguer de quelques hommes méprisés, a produit celui de se faire remarquer parmi les honnêtes gens ; mais il est plus aisé de se faire remarquer par des opinions que par du talent, & le moyen le plus facile, c'est de se montrer quelquefois extraordinaire. Or, celui qui a été extraordinaire la veille, s'impose l'obligation de l'être davantage le lendemain, sans quoi il ne le seroit bientôt plus. Quelques-uns ont commencé par soutenir des maximes raisonnables ; mais comme personne ne les conteste plus, il a fallu en avancer d'outrées, afin qu'on les leur disputât. Ils vouloient être attaqués & ils l'ont été ; la contradiction a augmenté l'exagération des idées. Que cette exagération produise l'humeur, & ils auront gain de cause ; qu'on leur réponde continuellement, qu'on s'en occupe, qu'on releve toutes leurs phrases, & leur importance s'en accroîtra. Leurs antagonistes leur susciteront des défenseurs ; ils verront s'élever contre eux des livres, des journaux, des sociétés en titre, enfin tout ce qui

constitue un parti littéralement parlant. L'inconvénient est petit, mais c'est précisément celui que vous voulez prévenir. Laissez donc tomber d'elle-même une exaltation qui, dans tous les genres, ne donne du prix à la nouveauté que pour en ôter, dans la même proportion, à ce qui commence à passer de mode. La manie de votre âge est de vouloir faire entendre la raison aux hommes ; l'expérience du mien enseigne qu'il est plus sûr de les y laisser revenir ; que le tems les ramene d'ordinaire à la raison & à la vérité, mais que la raison & la vérité n'ont presque jamais convaincu personne.

DÉCLAMATION THÉATRALE.

Paris, le 30 nivose an 10.

On a reproché avant-hier à Mlle. Bourgoin de n'avoir pas mis assez de retenue dans la scene de Monime avec Xipharès; le même défaut avoit été remarquable dans ces quatre vers de Zaïre :

Vous, seigneur! malheureux! ah! si votre grand cœur
A sur mes sentimens pu fonder son bonheur,
S'il dépend en effet de mes flammes secrettes,
Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes?

L'aveu de ces *flammes secrettes* a été prononcé comme une déclaration. Mais cette critique ne peut faire aucune peine à Mlle. Bourgoin; c'est comme on l'a très-bien observé, un défaut de son âge. Lorsqu'on ne sait pas encore tout ce qu'on peut sentir, on ignore tout ce qu'on peut avoir à cacher; si l'on n'a pas compris à quel point on est capable d'aimer, on n'imagine pas ce qu'il est possible de craindre, & une femme tendre pourra tout craindre de son amant, excepté le reproche de froideur.

L'intéret le plus pressant d'une femme qui n'est plus libre, a dit Labruyere, *celui qui l'agite le plus, est moins de persuader qu'elle aime, que de s'assurer si elle est aimée.* La timidité est donc pour elle le caractere de la véritable tendresse; elle seroit même au besoin le fard de la fausse; & en nous accusant d'aimer moins que les femmes, on n'a pas toujours assez réfléchi à l'avantage qu'elles ont par-dessus nous, de pouvoir dire leur secret tout entier & d'avoir l'air encore d'en retenir plus qu'elles n'en disent.

Que d'idées séduisantes, en effet, ne réveilleroit pas ce dernier vers :

Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes?

s'il étoit dit avec l'accent de la timidité & d'un sentiment qu'on retient? Prononcé avec l'accent de la passion, il ne fait entendre rien de plus que ce qu'il dit. Celui qui se livre à sa passion est censé choisir le terme le plus fort que lui fournisse le sentiment qui l'anime; celui que la timidité retient sera toujours supposé avoir employé l'expression la plus foible que puisse lui permettre le mouvement qui l'entraîne.

Répétons-le donc aux femmes, & cela est bon à dire à celles qui ne l'ont pas encore compris,

comme à celles qui ne le devineroient jamais; la retenue des manieres sert non-seulement à leur donner le charme de la pudeur, mais encore à rendre plus vive l'expression de leur tendresse, en laissant a l'imagination de celui qui écoute le soin de fixer la mesure du sentiment qu'elles n'osent exprimer. Plus leurs paroles sont passionnées, plus leur son de voix doit être timide, non pour adoucir l'effet, mais pour l'augmenter; afin que la force supposée de ce qu'elles sentent serve d'excuse à la force réelle de qu'elles disent.

F I N.

79801021

F. Norman
14.11-79